

FRANÇOIS
BARANGER

ARS
OBSCURA

◆ LIVRE III ◆

SORCIER
EMPEREUR

DENOËL
LUNES D'ENCRE

Ars Obscura

DU MÊME AUTEUR

Dominium Mundi – Livre I, Critic, 2013

Dominium Mundi – Livre II, Critic, 2014

L'Effet domino, Bragelonne, 2017

Tépu, Critic, 2020

Sorcier d'Empire – Ars Obscura, Livre I, Denoël, 2023

Second Sorcier – Ars Obscura, Livre II, Denoël, 2023

L'Appel de Cthulhu illustré, Bragelonne, 2017

Les Montagnes hallucinées illustré T1, Bragelonne, 2019

Les Montagnes hallucinées illustré T2, Bragelonne, 2020

L'Abomination de Dunwich illustré, Bragelonne, 2022

François Baranger

Ars Obscura

LIVRE III

Sorcier Empereur

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Illustration et maquette de couverture : © 2024 François Baranger

© Éditions Denoël, 2024

DANS LE TOME PRÉCÉDENT...

À la suite de la visite d'Éthelinde, Ludwig et Mathurin, la magesse Lithian décide qu'elle ne peut plus demeurer retirée du monde et quitte la Suisse dans l'intention de rejoindre le quartier général de l'ordre des *Magi Karoli Magni*, à Paris. Elle y retrouve Jorge, un autre mage, qui lui apprend que la confrérie a été décimée par Élégest et qu'ils en sont vraisemblablement les derniers membres encore en vie. Le choc passé, Lithian reprend ses recherches sur les cristaux d'uchronite ainsi que sur les origines du Sorcier d'Empire.

En Russie, après ses longs efforts pour ranimer l'entité enfermée dans la crypte du palais d'hiver, Nicolas Romanov, le frère du tsar, parvient à convaincre Alexandre I^{er} de laisser celle-ci intervenir lors de la grande bataille qui se prépare.

Dans la campagne française, Azra ne supporte plus le joug que la comtesse Irina Uliatine fait peser sur la caravane de bohémiens qui sert de couverture à ses activités d'espionne. Alors que la jeune femme parvient à soulever ses compagnons contre Irina, celle-ci s'échappe in extremis grâce à un sort aux conséquences dramatiques : le décès de la mère d'Azra. La bohémienne jure de se venger et quitte la caravane, à ses risques et périls. Irina, quant à elle, regagne la Russie où elle se rapproche de Nicolas Romanov.

Avec l'aide d'un mercenaire rencontré dans une auberge, Ludwig ne ménage pas ses efforts pour libérer ses compagnons des griffes d'Hélade. Malheureusement, cet inconnu lui a tendu un piège et

le livre à la comtesse Uliatine. Après être parvenus à se tirer de ce mauvais pas, les trois amis trouvent refuge au sein d'une bande de brigands parisiens, lointaines connaissances d'Éthelinde. Là, ils sont rejoints par Lithian, aux côtés de laquelle Ludwig va mener plusieurs tentatives destinées à se rappeler son passé, grâce aux quelques fragments de cristaux qu'il a gardés de leur voyage dans les Cévennes. Lorsque, enfin, il y parvient, il comprend qu'il est lui aussi un déplacé temporel : un certain Mérovée, roi guerrier du ^{ve} siècle apr. J.-C., demi-frère d'Élégast. Il découvre également que, lorsque l'Anomalie les a emportés, ils s'apprêtaient à se livrer un duel pour l'amour de Mab, la reine de l'Autre Monde. Mais ces expériences ne sont pas passées inaperçues du Sorcier d'Empire...

Au palais d'hiver de Saint-Petersbourg, Pavel Laptev supporte de plus en plus mal de faire partie de la terrifiante Faction rouge. Il ne comprend toujours pas pourquoi l'ignoble traitement qu'il a subi ne l'a pas vidé de sa personnalité comme les autres pions, mais, conscient que sa vie ne tient qu'à un fil, il s'efforce de dissimuler ce détail. Soucieux de sauver son ami Sergueï, embrigadé contre son gré comme lui, il prend de grands risques pour le faire évader et le cacher chez son père. Il sait qu'il leur faudra tôt ou tard se résoudre à fuir tous ensemble, mais il ignore comment s'y prendre.

Une jeune Américaine, Eleanor Rockwell, arrive à Paris avec la ferme intention de dérober à Élégast une partie des secrets de ses armes modernes. Dans ce but, elle s'efforce d'obtenir un poste aux bureaux d'études du sorcier, dans l'enceinte même du château de Vincennes. Tandis qu'elle échappe de peu à une mystérieuse tentative d'assassinat, elle est rejointe par son frère, Theodore, qui, inquiet pour elle, s'est lancé sur ses traces après son départ d'Amérique. En recoupant leurs informations, Eleanor comprend avec effroi que c'est leur propre père qui cherche à les tuer. Un matin, alors qu'elle commence son travail de femme de charge à Vincennes, l'alarme est sonnée : le château est attaqué. Elle comprend qu'elle tient peut-être là une occasion inespérée.

Le Sorcier d'Empire, Élégast, est conscient que les événements surnaturels qui l'ont mené dans ce monde et dans cette époque sont sur le point de connaître un nouveau basculement. La bataille

décisive qui s'annonce ainsi que la découverte de l'identité réelle de Ludwig Arcerese – Mérovée, son propre demi-frère! – le troublent et l'inquiètent considérablement, mais il lui faut se concentrer sur l'affrontement qui s'annonce. Lorsque la bataille commence, il prend conscience avec effroi qu'un autre sorcier lui fait face, des plus puissants! Déstabilisé, affaibli et à court de cristaux cérulés, le Sorcier d'Empire est obligé de fuir en abandonnant l'Empereur et la Grande Armée à leur sort. La défaite de la France est totale, et Napoléon capturé.

Contraint de livrer à Vincennes les cristaux ambrés récupérés lors de l'opération conjointe avec Hélade dans les Cévennes, Irénion Brégante reçoit du général Beaumont l'ordre de les subtiliser, quels qu'en soient les risques. Le capitaine des Sentinelles intérieures se résout donc à se rebeller ouvertement en attaquant le château de Vincennes à la tête d'une petite unité, avant que le Sorcier d'Empire ne revienne du front. Malheureusement, même avec l'appui inattendu de Ludwig Arcerese et de ses étranges amis, l'opération est un échec. Beaumont et les conjurés ayant été exécutés par Élégest, Brégante n'a plus d'autre choix que de fuir et de tenter de résister au sorcier, devenu empereur.

C'est au cours de cet affrontement contre le Sorcier d'Empire qu'Éthelinde découvre avec stupeur que celui-ci s'est incarné dans le corps de son père en arrivant dans cette époque! Charles Ordant, dont la personnalité est demeurée enfouie depuis quinze ans, trouve alors la force de reprendre le contrôle de son corps une dernière fois afin de sauver sa fille avant d'être définitivement écrasé par Élégest.

Le succès du sorcier russe face à Napoléon dépasse toutes les espérances de Nicolas Romanov. Auréolé de cette éclatante victoire, il est enfin admis aux côtés des dirigeants des nations coalisées, au conseil de guerre du tsar. Mais il ignore que son maître à penser, Ivan Khanybekov, vient de basculer sous l'emprise de l'entité...

Chapitre neuvième

ÉTHELINDE

20 juillet 1815

À bord de *L'Éole*, mer Méditerranée, le matin.

Les côtes françaises n'étaient plus visibles depuis la veille au soir. Le mistral qui gonflait les voiles poussait *L'Éole* à une allure soutenue, laissant derrière la poupe un blanc sillon d'écume qui scintillait dans la lumière du soleil. Le foc claquait et les écoutes grinçaient sous l'effort infligé au gréement par ce vent froid venu du nord. Dans le ciel, aucun nuage ne troublait l'azur ; seules quelques mouettes se maintenaient au niveau de la longue tartane à deux mâts comme s'il s'agissait d'un navire de pêcheurs, prêts à rejeter à la mer le fretin.

Éthelinde, accoudée au bastingage à l'arrière, plissait les paupières en tentant d'apercevoir les ultimes reliefs au-dessus de Marseille, en vain. La rotondité de la Terre ne permettait de voir en mer guère plus loin que quatre lieues, c'est-à-dire, selon le nouveau système de mesure légué par la Révolution, une quinzaine de kilomètres. Elle reporta son attention sur les mouettes en se demandant à quel moment

elles comprendraient qu'elles n'avaient nulle pitance facile à attendre de ce vaisseau, et qu'il leur faudrait pêcher elles-mêmes leur prochain repas.

« Première fois en mer ? » fit une voix derrière elle.

Éthelinde s'arracha à la contemplation des oiseaux et se retourna.

À la barre du navire se tenait un homme de haute taille et de forte corpulence. Le cheveu brun, bouclé et mi-long, les joues rondes et l'œil facétieux, Loukás Christopoulos la regardait par-dessus son épaule, les mains fermement posées sur le gouvernail. Il était vêtu d'une longue chemise blanche, dont les pans tombaient sur un pantalon de toile écru, et chaussé de bottes courtes.

« Non, répondit Éthelinde. À une époque, j'ai eu l'occasion de naviguer entre les îles de l'archipel toscan, au large de la Corse.

— L'archipel toscan ? Une région fréquentée par les contrebandiers... »

Le capitaine lui adressa un clin d'œil furtif avant de détourner son regard vers la proue.

« Ne soyez pas trop indiscret, Loukás, sans quoi je pourrais être tentée de demander si toutes les marchandises de vos cales sont en règle avec les autorités portuaires... »

L'homme éclata d'un rire sonore.

« Très bien, chère amie, je rends les armes ! Pas de questions sur votre passé, pas de questions sur mon chargement. »

Éthelinde fit quelques pas sur la passerelle afin de se porter à son niveau. La chemise de l'imposant capitaine claquait au vent au même rythme que les voiles. Un peu plus bas s'étendait le pont du navire, long de soixante-cinq pieds, au milieu duquel deux mâts soutenaient les voiles triangulaires tendues par des antennes de plus de vingt mètres, courbées par la force du vent. Plusieurs hommes briquaient les lattes du pont.

Une fois rendus à Marseille, Éthelinde, Ludwig et Mathurin s'étaient mis à la recherche de l'armateur conseillé par Eleanor.

Par chance, il était à quai à ce moment et ils le trouvèrent sans difficulté. Si, au début, il s'était montré méfiant, le mot griffonné par la jeune Américaine avait suffi à le convaincre. Il avait aussitôt accepté les nouveaux venus comme s'il s'agissait de vieux amis.

Deux jours plus tard, ils embarquaient sur son navire, voguant vers l'Égypte. *L'Éole* était le dernier vaisseau de Loukás Christopoulos qui avait presque tout perdu avec les guerres successives, notamment ses bateaux en direction de l'Amérique, coulés par les Britanniques. Désormais, il ne commerçait plus – en toute discrétion – qu'avec Alexandrie, puisque le détroit de Gibraltar subissait toujours le blocus français destiné à empêcher les Anglais de sortir de Méditerranée. Toutefois, la domination de Napoléon ne s'exerçait pas jusqu'aux côtes égyptiennes où ce qui restait de la flotte de la Couronne en exil demeurait redoutable.

« Dites-moi, mon amie, lança le capitaine d'une voix forte pour couvrir le vent, êtes-vous mariée ? »

— Pourquoi, Loukás ? Comptez-vous demander ma main ?

— Ah, je me serais empressé de le faire, ma chère, si je ne l'étais déjà moi-même ! À n'en pas douter, vous êtes la plus belle marchandise que j'eus jamais à transporter ! »

Christopoulos était un charmeur, un brin hâbleur. Il prétendait avoir été l'homme le plus riche de Grèce avant la perte de sa flottille, et avoir connu mille femmes. De toute évidence, il n'était pas indifférent aux attraits d'Éthelinde et ne perdait pas une occasion de tenter de la séduire. Mais elle avait remarqué qu'il lui suffisait de l'interroger sur son épouse, une Égyptienne, pour qu'il cesse aussitôt.

« C'est ainsi que vous considérez les femmes ? Des marchandises ? »

— Lorsque nous passerons les lignes anglaises, il faudra que je vous cache en cale au milieu de celles-ci, fit-il avec un sourire espiègle. Toutefois, je puis vous assurer que vous serez la plus raffinée d'entre elles.

— Loukás, avec de si piètres talents de séducteur, permettez-moi de douter de votre parole lorsque vous prétendez avoir conquis un millier de femmes.»

Le capitaine éclata de nouveau de rire et cessa là son jeu superficiel.

À l'autre bout du navire, Éthelinde apercevait Mathurin, debout devant le bastingage de la proue, absorbé dans la contemplation des flots. Elle savait que, en ce qui le concernait, c'était réellement la première fois qu'il voyait la mer.

«Pourquoi avez-vous baptisé ce navire *L'Éole*? demanda Éthelinde. Une façon – un peu superstitieuse – de s'attirer les bonnes grâces du dieu des vents?

— En hommage à Homère, notre Shakespeare national en Grèce, répondit Christopoulos. Dans *L'Odysée*, Ulysse reçoit de son ami Éole un sac renfermant les vents mauvais. J'aime à penser qu'avec ce nom je m'en préserve aussi.

— Il me semble que cela ne se termine pas très bien pour Ulysse.

— En effet, ses marins, trop curieux, ouvrent le sac et la tempête s'abat sur eux. Les vents les ramènent vers l'île d'Éole qui, mécontent de leur comportement, les renvoie sans ménagement.»

Éthelinde avait déjà remarqué que, en plus d'être un solide marin et un homme d'affaires, Loukás était aussi un lettré, très cultivé.

«Je me suis toujours demandé, reprit-elle, avec une pointe de taquinerie, comment un fin marin tel qu'Ulysse avait fait pour manquer Ithaque, et la Grèce tout entière, en revenant de Troie, puis se perdre jusqu'aux rivages africains, jusqu'à Gibraltar même...

— Ce récit n'a rien d'une chronique réaliste, bien sûr. Chez Homère, le voyage n'est pas un banal déplacement, ni même un simple enchaînement de péripéties, mais un parcours initiatique. Voyez, par exemple, le passage où Ulysse pratique la *Nekuia*, l'invocation des morts, dans le chant XI,

lors duquel il revoit des amis décédés, notamment durant la guerre de Troie, tels Achille ou Agamemnon. Il contient un dialogue fort intéressant avec Achille qui confesse regretter la quête de gloire qui l'obsédait de son vivant. "J'aimerais mieux être sur terre domestique d'un paysan, fût-il sans patrimoine et presque sans ressources, que de régner ici parmi ces ombres consumées." *L'Iliade* faisait l'éloge de la gloire guerrière et de la mort illustre, tandis que *L'Odyssée* dément cette idée : une vie simple entouré des siens est préférable à la mort glorieuse, même chantée par les poètes.

— Il s'agit d'un voyage initiatique, c'est entendu. Il est toutefois bâti sur un désir bien concret : celui de rentrer chez lui, retrouver les siens après une guerre de dix ans.

— Pas si concret que vous l'affirmez. Ce voyage est avant tout symbolique : un trajet circulaire dans tous les sens du terme. Il finit par revenir à son point de départ dans l'espace, à Ithaque, mais aussi dans le temps, puisque sa femme et son fils l'attendent, comme si rien n'avait changé.»

Éthelinde haussa les épaules.

« Je le vois différemment. Dans *L'Illiade*, chaque jour est un jour nouveau pour les héros, qui n'envisagent pas le temps comme une projection dans l'avenir. Tout y est figé. En revanche, *L'Odyssée* met en scène un retour qui s'inscrit dans une temporalité détaillée. Comme les sept ans qu'Ulysse passe chez la nymphe Calypso, par exemple, durant lesquels Télémaque le cherche activement, en vain.»

Loukás lui sourit.

« Oui, ce sont les quatre premiers chants. Vous connaissez bien le poème. Néanmoins, ce n'est pas aussi concret que ce que vous décrivez. Ulysse se dépouille de tout peu à peu durant ce voyage. Sur sa flotte de douze navires, onze sont coulés par les Lestrygons. Par la suite, il perd même tout son équipage. Il est un homme neuf lorsqu'il revient chez lui. Ainsi, il a vraiment fini par devenir "personne", comme il l'a prétendu par ruse devant le Cyclope. Il faudra qu'il entende

sa propre histoire, de la bouche de l'aède Démodocos, pour prendre pleinement conscience de qui il est, et ainsi, mettre en perspective sa propre existence.»

Éthelinde hocha la tête quelques instants, méditant ces paroles.

« Ulysse vivait dans un monde fantastique, peuplé de dieux et de créatures extraordinaires, qui, au fond, ne paraît pas si loin du monde actuel, fit-elle pensivement. Les monstres mythiques existaient-ils pour de bon en ces temps-là ?

— Qui sait si le poète a tout inventé ou pas ? répondit Loukás. La guerre de Troie a-t-elle vraiment fait rage ? Les créatures, les magiciens et les devins de *L'Odyssée* étaient-ils réels ? Selon la légende, Homère était aveugle. Privé de la vue, peut-être parvenait-il à voir ce qui était invisible pour les autres ?

— Avez-vous déjà envisagé que tout le poème ne soit qu'un rêve ? Au fond, ce n'est que lorsque Ulysse a terminé son récit sur l'île de Calypso que, prenant congé des Phéaciens, il s'assoupit dans son navire qui le dépose, encore endormi, sur la côte d'Ithaque. Ainsi, c'est lorsqu'il cherche le moins à rentrer chez lui qu'il y parvient enfin.

— C'est une question éternelle. Comment être certain que nous ne vivons pas une illusion, un rêve fugace ? »

Ils gardèrent le silence quelques instants, avant qu'Éthelinde ne reprenne :

« Grâce aux Grecs, nous sommes progressivement sortis des âges anciens. Les Phéniciens se sont mis à commercer avec le monde, les cités ont été érigées, la civilisation européenne est née en s'opposant aux forces brutes de la nature qui symbolisaient l'Ancien Monde, figurées, telles que les Cyclopes, ou, bien réelles, comme les volcans. Pourtant, après deux millénaires d'une civilisation – brillante à bien des égards –, nous sommes toujours taraudés par les mêmes démons, ceux de la guerre aveugle et sauvage, comme dans *L'Illiade*. Pire, les forces surnaturelles, auxquelles Ulysse ne cessait de se trouver confronté, sont réapparues dans notre monde.

— Et vous et vos amis, glissa Loukás avec un nouveau clin d'œil, vous vous retrouvez dans la même situation que lui lorsqu'il était retenu par le Cyclope Polyphème et qu'il dut s'échapper par la ruse. Il passa juste sous son nez attaché sous le ventre d'un mouton, comme vous, lorsqu'il faudra vous déguiser au moment de l'inspection des autorités anglaises, à Alexandrie.»

Éthelinde laissa échapper un rire léger.

«J'espère que nous ne mettrons pas dix ans à rentrer chez nous!

— Ma chère, votre rire est un véritable enchantement! Je n'ai jamais rien ouï de plus beau!»

Éthelinde coula un regard de biais au capitaine, d'un air réprobateur, puis, afin de se prémunir contre une nouvelle tentative de séduction, quitta la passerelle sous les yeux amusés de celui-ci.

Au pied de l'escalier, un marin chargé d'une bassine pleine d'eau s'écarta afin de la laisser passer, soufflant sous l'effort que lui imposait la lourde charge. Éthelinde le remercia d'un signe de tête tandis que Loukás, du haut de la passerelle, lui criait : «Active-toi, bougre d'andouille, ce pont ne va pas se nettoyer tout seul!»

Comme tous les capitaines, Christopoulos faisait régner la discipline sur son navire, mais ses hommes l'appréciaient.

La jeune femme se dirigea vers la proue, non sans jeter un coup d'œil à la descente, au cas où Ludwig remonterait enfin du pont inférieur. Depuis qu'ils avaient embarqué, le malheureux souffrait du mal de mer et ne quittait presque jamais sa cabine.

Parvenue au niveau de Mathurin, Éthelinde lui toucha le bras et il se retourna. Elle se pencha alors et leurs lèvres se trouvèrent pour un baiser qui s'attarda.

«Tu profites du spectacle des flots infinis? demanda-t-elle.

— Je tente d'apercevoir des dauphins, fit-il en lui souriant. Je suis presque sûr d'avoir vu un aileron tout à l'heure!»

L'état d'esprit d'Éthelinde vis-à-vis du jeune voyant avait étonnamment évolué durant leur trajet de Paris à Marseille. Longtemps elle l'avait considéré presque comme un petit frère, un peu insouciant, qu'il fallait protéger, des dangers extérieurs ainsi que de lui-même. Puis son opinion s'était transformée peu à peu. Elle s'était aperçue que derrière le masque de la désinvolture se cachait une réelle gravité, qui s'exprimait parfois par des périodes de morosité plus ou moins longues, et que, au-delà de son apparente superficialité, Mathurin était animé d'un véritable intérêt pour les autres ainsi que pour le monde qui l'entourait.

À mesure que sa perception du jeune homme évoluait, son regard sur ses sentiments aussi. Peu à peu, elle avait cessé de se bercer d'illusions au sujet de Ludwig et tâché d'oublier cette attirance à sens unique. L'étincelle qu'elle espérait chez lui ne se produirait jamais. Était-ce cette résolution qui avait changé la manière dont elle voyait Mathurin? Toujours est-il qu'elle avait été de plus en plus souvent tentée de répondre aux attentions que le jeune homme avait pour elle, jusqu'au jour où, rendant les armes, elle s'était laissée tomber dans ses bras.

Si elle était tout à fait honnête avec elle-même, elle se rendait bien compte que ses sentiments pour le jeune voyant n'étaient pas aussi forts que ceux dont il faisait preuve à son égard. Bien qu'elle en ressentît quelque culpabilité, il lui était agréable de vivre une histoire romantique simple, sans passion dévorante.

Soudain, un dos noir et argent surgit dans les tourbillons d'écume de l'étrave, suivi de plusieurs autres.

« Regarde! s'exclama Mathurin. Ce sont des dauphins, n'est-ce pas? »

Le corps fuselé, la nageoire dorsale caractéristique, le rostre court; même si, jusqu'à présent, Éthelinde n'avait vu ces animaux que sur des gravures, le doute n'était pas permis.

« Oui! fit-elle, attendrie par l'émerveillement de son compagnon. Et si mes souvenirs des planches de zoologie sont

bons, ces multiples taches blanches les désignent comme des dauphins tachetés.

— Sont-ils rares ?

— Plutôt, je crois. Il existe des dizaines d'espèces de dauphins différentes, mais elles ont toutes un point en commun, comme tous les cétacés d'ailleurs. Sais-tu lequel ?

— Hum, non.

— Contrairement aux poissons, ils ne respirent pas sous l'eau. Ils sont obligés de venir régulièrement à la surface pour prendre de l'air. »

Le visage de Mathurin afficha la plus grande stupéfaction.

« Des poissons qui respirent... de l'air ?

— Pas des poissons. Des cétacés. C'est-à-dire, des mammifères, comme toi et moi.

— Ça alors ! »

Le jeune homme était avide de découvrir le monde, et cela plaisait à Éthelinde qui ne se privait jamais de lui faire profiter de ses connaissances. Mathurin voulait apprendre et elle appréciait cet état d'esprit.

« Tant de merveilles sur la Terre, dit-il d'un ton vaguement mélancolique, et si peu de temps pour les découvrir... »

Éthelinde arqua un sourcil.

« Tu es jeune et tu as toute la vie pour voyager. Pourquoi déjà songer à la mort ?

— Parce qu'elle est présente partout, répondit-il en haussant les épaules. Qui sait combien de temps il nous reste... À nous, et à ceux que nous aimons.

— Que voilà de bien sombres pensées ! Ne peux-tu simplement profiter de l'instant présent sans envisager les drames qui pourraient se produire ?

— Malheureusement, les drames se produisent toujours. Tôt ou tard. »

La jeune femme avait déjà remarqué les brusques accès de pessimisme qui pouvaient frapper Mathurin de temps à autre, et elle savait que cela était dû en grande partie au souvenir

de la fin tragique de sa sœur et des événements étranges survenus après.

Les dauphins avaient disparu ; le médium fixait maintenant l'horizon d'un air absent.

« Parfois, poursuivit-il, je me demande à quoi cela rime de se démener comme nous le faisons en traversant cette vie. À quoi bon tout cela ? Quoi que nous fassions, le monde continuera de tourner.

— Peut-être parce qu'il vaut mieux prendre part à l'Histoire que d'en rester simple spectateur ? Je ne pourrais pas me contenter d'observer les événements sans tenter de les influencer, même modestement. »

Mathurin soupira.

« Et si le destin existait ? Si tout était déjà écrit et que tous nos efforts n'y pouvaient rien changer ?

— Je ne crois pas à la fatalité. Chacun de nos gestes transforme un peu le monde. À nous de faire en sorte qu'ils comptent. »

Le jeune homme acquiesça sans sembler convaincu.

Éthelinde se demanda si, au fil du temps, elle saurait faire disparaître chez lui cette propension à voir tout en noir.

NICOLAS

Linselles, France, fin d'après-midi.

Après un voyage aussi ennuyeux qu'éreintant, le Grand Prince Nicolas Pavlovitch Romanov et sa suite arrivèrent au camp militaire de la coalition tandis que les dernières brumes de l'aube se dissipaient. Là, il fut accueilli par le général Alymka qui avait temporairement quitté le champ de bataille afin de se mettre à la disposition du frère du tsar.

« Les combats ont-ils commencé? demanda Nicolas.

— Depuis moins d'une heure, Votre Altesse, répondit Alymka.

— Très bien, ne perdons pas de temps. »

Une fois données à son premier valet les consignes pour choisir l'emplacement de sa tente, le Grand Prince remonta à cheval et prit le chemin du champ de bataille, suivi du détachement de l'Otryad qui veillait sur le *tarantass* de Vakt. Lorsqu'il arriva à destination, les combats faisaient rage.

Le terrain se présentait ici d'une tout autre manière qu'à Waterloo. Pas de vaste plaine dégagée où aligner des divisions entières, mais une succession de collines et de petits bois. Si cette conformation compliquait la mise en œuvre de la tactique décidée par l'état-major, ce handicap était partagé par les deux camps en présence.

Nicolas fit disposer le *tarantass* contenant le cercueil plombé une centaine de pas derrière l'aréopage de généraux postés au sommet d'un tertre. Les membres de l'Otryad se placèrent en cercle autour de la longue voiture, puis le Grand Prince monta rejoindre les hauts gradés, qui s'inclinèrent à son arrivée. Depuis cet endroit, la vue sur le champ de bataille permettait de suivre l'avancée des hostilités en dépit de tous les angles morts des collines environnantes.

Les batteries installées en hauteur étaient déjà entrées en action et pilonnaient dans un fracas infernal les vallons où des carrés d'infanterie s'opposaient à des charges de cavalerie dans la confusion propre à tout affrontement militaire massif.

Ainsi, les armées de l'Empire français avaient su mettre à profit le court répit que les coalisés leur avaient laissé après la bataille de Belgique pour se recomposer et se trouver aujourd'hui en mesure de montrer une résistance inattendue.

« Des signes d'Élégast? demanda Nicolas à l'un des généraux.

— Non, Votre Altesse. Aucun sort n'a été lancé depuis le début de la bataille.

— J'ai l'impression que les troupes ennemies sont bien organisées et bien dirigées.

— En effet, Votre Altesse. Nous nous y attendions et ne les avons pas sous-estimées.

— Pourtant leur grand stratège, Bonaparte, est notre prisonnier.

— Certes, Votre Altesse, mais les généraux d'Empire ont eu tout le temps d'apprendre de lui au fil des années et savent manœuvrer habilement, même en son absence. Au point que, hum... pour le moment, ils tiennent nos troupes en échec, alors que nous leur sommes supérieurs numériquement... »

Le Grand Prince s'abstint de tout commentaire par crainte de laisser transparaître sa déception. L'influence de ce damné petit empereur continuait donc de se faire sentir, en dépit de sa chute. Pourtant, sa déchéance était complète. Nicolas avait assisté à la seconde rencontre entre son frère et Napoléon, qui était apparu comme un petit homme, défait, impuissant, perdu. Il s'était juré de ne jamais finir ainsi ; il préférerait encore se tuer. Magnanime, Alexandre I^{er} avait épargné à Bonaparte le déshonneur de l'emprisonnement en cellule, et l'avait exilé sur une île perdue, sous bonne garde.

Après une heure de combats éprouvants, constatant les difficultés des troupes coalisées face aux Français, les généraux s'aventurèrent à demander au Grand Prince de faire entrer son sorcier en action. Nicolas rejoignit alors le *tarantass* et, d'un signe, ordonna au second assesseur d'El Asfar, dont il avait oublié le nom, de faire ouvrir les panneaux sur les côtés du véhicule, puis de relever les amulettes de confinement qui pendaient autour du cercueil. Ensuite, il enjoignit à Iouri Kozhin, l'ancien premier assesseur, de se mettre en contact avec Vakt.

À quelques jours d'intervalle, il s'était produit avec Kozhin le même phénomène étrange que celui qui avait frappé le maître de Nicolas, Ivan Khanybekov. Après être restés seuls dans la crypte, ils étaient devenus froids et insensibles, comme

privés de leur personnalité d'origine, un peu à la manière des pions de la Faction rouge. Toutefois, le plus surprenant était qu'ils étaient désormais en mesure de communiquer directement, par la pensée, avec Vakt. Comme si le sorcier était passé *en eux*, les changeant en de simples extensions de lui-même. Dorénavant, lorsque Vakt avait besoin de s'exprimer, il ne le faisait plus de sa voix effrayante, qui vous donnait l'impression d'être sur le point de mourir, mais par l'intermédiaire de Kozhin ou, plus rarement, de Khanybekov.

Si, physiquement, cette méthode se révélait bien moins éprouvante pour les interlocuteurs du sorcier, Nicolas souffrait de la fin de sa relation spéciale avec son maître. Pour lui, Khanybekov n'était pas un simple mentor, il était aussi son guide.

« Kozhin, lança le Grand Prince, faites savoir au seigneur Vakt que nous requérons son intervention dans la bataille. »

Après quelques secondes, Kozhin, imperturbable, dit : « Le seigneur Vakt va accéder à votre requête. »

Comme d'habitude, Nicolas ne sut comment réagir face à ce pantin désincarné, dont l'attitude le déstabilisait. Lorsque l'on s'adressait à lui, fallait-il se comporter comme si l'on s'adressait directement à Vakt ou bien à l'un de ses subalternes ? Il se contenta d'un signe de tête puis remonta au sommet du tertre, parmi les généraux, pendant que le second assesseur sortait des cristaux cérulés d'un coffre et en disposait une dizaine dans le *tarantass*, près du cercueil couvert de symboles égyptiens.

Les premiers sorts furent assez simples et peu spectaculaires. La puissance de toutes les armes des coalisés, fusils et bouches à feu, se trouva soudain décuplée. Balles, boulets et obus sortaient maintenant des canons à une vitesse plus grande et produisaient bien davantage de dégâts en atteignant l'ennemi. Les balles laissaient derrière elles des traînées lumineuses et les obus explosaient dans un déferlement d'énergie d'une étrange teinte pourpre, sans comparaison avec leurs

habituelles capacités de destruction. Puis, peu à peu, le sorcier russe sembla monter en puissance en déployant des sorts de plus grande envergure, telles d'étranges sphères de lumière planant lentement au-dessus des ennemis en les frappant de rayons blafards qui les foudroyaient instantanément. En une demi-heure, la panique s'installa dans les rangs adverses et certains bataillons français se débandaient déjà.

Alors, à la surprise de tout l'état-major, qui ne perdait rien de la scène du haut de son tertre, d'immenses tentacules noirs, d'apparence vaporeuse, surgirent du côté ennemi et s'allongèrent démesurément jusqu'à s'insinuer dans les sphères lumineuses, les oblitérant les unes après les autres.

« Un sortilège ! s'exclama Alymka. Élégest est là ! »

Ainsi, le sorcier de Napoléon ne s'était pas dérobé pour cette bataille. Il s'était donc remis de sa défaite à Waterloo !

En quelques minutes, il ne resta plus aucune trace des expédients magiques de Vakt et les troupes reprenaient peu à peu le combat.

Durant l'heure qui suivit, les deux sorciers se livrèrent à un affrontement à distance, attaquant et se contrant de loin, sans que ni l'un ni l'autre ne parvienne à prendre l'avantage. Alors, comme dans un sursaut d'orgueil, Vakt tenta de relancer le sort qui lui avait si bien réussi en Belgique, la pluie de feu. Ce maléfice était si puissant qu'il avait fait fuir Élégest quatre semaines plus tôt. Mais, cette fois, au moment où les premières cascades ignées descendaient du ciel, un bouclier immatériel apparut au-dessus des troupes françaises, qui absorba les flammes dans des éclairs orange éblouissants. Élégest était donc préparé cette fois, et ne paraissait pas prêt à reculer comme à Waterloo. Après plusieurs tentatives, Vakt s'interrompit pour de bon.

Déboulant à toute vitesse du tertre, le Grand Prince demanda des explications ; le second assesseur l'informa que leur réserve de cristaux avait dangereusement diminué et qu'il jugeait imprudent de continuer à y puiser. Nicolas regarda

Iouri Kozhin, mais la marionnette de Vakt demeurait impassible. Si le sorcier ne partageait pas le point de vue de l'assesseur, il ne se priverait pas de le faire savoir.

Dès lors, les affrontements semblèrent tourner à l'avantage des Français, comme si les troupes russes, anglaises et prussiennes, constatant que leur sorcier abandonnait la partie, perdaient de leur combativité.

Nicolas ne décolérait pas; il était évident que les coalisés n'auraient pas dû attendre si longtemps avant de tenter d'envahir le territoire français, mais il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même puisqu'il avait différé l'offensive autant que possible afin de laisser le temps aux Anglais de fournir de nouveaux cristaux cérulés. Malheureusement, devant le retard accumulé par ceux-ci, il avait fallu se résoudre à se lancer avec ce qu'il restait de la réserve utilisée à Waterloo. Ainsi, ils perdaient sur les deux tableaux : ils avaient laissé aux Français le temps de se reprendre et ils ne disposaient même pas de nouvelles pierres!

D'après le second assesseur, la provision de cristaux se montait au départ à une cinquantaine de pierres et, après quelques heures de combat, il n'en restait déjà plus que la moitié. En constatant à quelle vitesse ils disparaissaient, il avait ordonné à Vakt de cesser les hostilités, tout en craignant que celui-ci ne refuse d'obtempérer, emporté par son désir de vaincre Élégest. Pourtant, il le fit. Par la voix de Kozhin, Nicolas apprit que le *Krov Jizn*, le Sang Vie qui coulait dans les veines du sorcier, avait été affaibli par son combat homérique à Waterloo et ne s'était pas encore suffisamment reconstitué pour lui permettre de ne compter que sur si peu de cristaux.

Au crépuscule, lorsque le moment vint d'interrompre la bataille faute de lumière, la stratégie des coalisés face aux Français apparut comme un échec. Non seulement ils n'avaient pas gagné de terrain, mais ils en avaient perdu! Voilà ce qu'il en coûtait d'attendre trop longtemps puis de passer à l'action dans la précipitation. Maintenant, la coalition était arrêtée à deux cents kilomètres de Paris. Si les combats de demain se

déroulaient de la même manière, il leur faudrait se replier de nouveau sur l'ex-royaume de Belgique!

De retour au camp militaire, le Grand Prince s'enferma dans sa tente, sans même consentir à souper avec les hauts gradés. Il lui fallait s'isoler, à l'écart des troupes, afin de ne pas ressasser l'échec du jour. Le dîner lui fut servi dans le confort du mobilier luxueux qui avait été installé dans la journée. Là, dans un calme relatif – les échos du camp, même assourdis, lui parvenaient encore –, il se sentit soudain abattu, démoralisé par la tournure de cette journée. L'avènement du *Bog Krovi* ne serait pas favorisé par de telles défaites! Le *Krov Tsar* ne régnerait pas sur terre si les Français s'obstinaient à résister.

Ses pensées dérivèrent peu à peu vers Irina Uliatine. En ce moment difficile, il eût apprécié sa présence. En vérité, la comtesse faisait une compagne fort agréable et, depuis qu'il avait noué une relation avec elle, Nicolas avait appris à tenir compte de ses avis. Elle semblait même avoir sincèrement adopté le culte du *Bog Krovi*. À bien des égards, cette femme le fascinait; il ressentait pour elle une forte attirance bien que, dans le même temps, il s'en méfiât. Il n'était pas dupe à son sujet : l'ambition d'Irina était démesurée. Il suffisait de constater avec quelle effronterie elle avait contourné son supérieur direct, le ministre de la Guerre lui-même! Cependant, peu de gens comprenaient comme elle le potentiel de l'Art Obscur. Elle était même capable de le pratiquer à faible puissance! Avant de partir, il lui avait tout naturellement proposé de l'accompagner sur le front, mais elle avait décliné. Cela l'avait surpris, il s'était imaginé qu'elle goûterait l'idée de voir les sorciers en action. Les femmes pouvaient se montrer si déconcertantes.

Ivan Khanybekov, lui, en revanche, avait exprimé le désir de venir avec l'Otryad, ce que Nicolas, bien sûr, avait accepté. Pourtant, la veille du départ, le maître s'était désisté en recommandant d'emmener Kozhin à sa place. Comme pour Kozhin, Nicolas n'était pas sûr de saisir la nature de sa rela-

tion avec le sorcier. Le maître comprenait-il les volontés de Vakt intuitivement, par une sorte de sens particulier, ou cela relevait-il d'un lien tissé entre eux par le sorcier lui-même? Tissé *de force*? Vakt contrôlait-il Khanybekov comme on dirige une marionnette? Et, si Vakt était le *Bog Krovi*, cela faisait-il d'Ivan une sorte d' élu? Maintenant qu'il ne pouvait plus interroger son maître comme auparavant, Nicolas se sentait désemparé face à ces questions.

Le sorcier finirait-il par tisser ce lien un peu effrayant avec Nicolas lui-même? Même s'il savait que, dans un tel cas, il devrait se sentir honoré que Vakt, le messie de son dieu, ou peut-être même son dieu en personne, le choisisse, il ne pouvait s'empêcher de se sentir glacé d'effroi à cette idée. Plus il y songeait, plus il voyait le sorcier égyptien, cette dépouille à peine humaine prisonnière d'un cercueil antique, comme une araignée tirant ses fils gluants à distance.

IRÉNION

25 juillet 1815

Vallée de la Gaoube, Pyrénées, midi.

Irénion Brégante remontait le chemin caillouteux que les allées et venues des hommes avaient déjà dessiné entre les tentes. Le soleil trônait au zénith, écrasant tout de ses rayons ardents et suscitant une chaleur étouffante qui n'avait toutefois rien d'anormal en cette saison. Heureusement, ici, à la montagne, en altitude, il suffisait de se trouver à l'ombre ou qu'un nuage voile l'astre pour que l'air redevenue frais. Sans parler du crépuscule, où les températures retombaient rapidement.

Des pentes herbeuses s'élevaient de chaque côté de cette vallée jusqu'à une hauteur où la végétation ne parvenait plus à pousser, laissant place à la rocaille et à quelques mousses. Bien plus haut encore, à deux mille cinq cents mètres, se devinait le pic de Montarrouye au pied duquel un lac alimentait le torrent qui fournissait à la petite ville de toile toute l'eau nécessaire. Si le commandant en chef de la résistance tournait la tête de l'autre côté, un bois touffu s'étendait plus bas, et, au-delà, il pouvait admirer un vaste panorama se déployant jusqu'aux contreforts des Pyrénées.

Ici, l'air vivifiant n'était pas vicié comme dans les grandes villes, l'eau des ruisseaux, limpide et glacée, pouvait être bue sans craindre une quelconque corruption, la végétation resplendissait d'un vert émeraude et le gibier abondait. Vivre en cet endroit procurait un réel plaisir à Irénion ; du moins, ces conditions idylliques lui permettaient-elles d'oublier parfois les inquiétudes qui le taraudaient.

Après avoir traversé la France en toute hâte avec ses troupes afin de profiter de la désorganisation momentanée du pays qui leur avait permis de ne pas rencontrer d'opposition, Irénion s'était arrêté au nord des Pyrénées, dans la partie haute de la vallée de la Gaoube, où il avait installé un camp provisoire. L'endroit répondait à tous les impératifs requis, notamment pour ses qualités défensives. Un vaste replat avait permis de dresser les innombrables tentes sans trop de difficulté et les soldats du génie s'étaient chargés d'organiser des conditions de circulation et d'hygiène décentes. La Gaoube, le cours d'eau qui donnait son nom à cette vallée, avait creusé un chemin qu'il était aisé de suivre, même à cheval, pour redescendre vers l'aval et, en une demi-heure, la route qui reliait les villages et les hameaux des environs pouvait être atteinte. Cette position présentait l'avantage d'être assez reculée et de n'offrir qu'un seul accès, facile à surveiller, tout en ne se situant qu'à vingt kilomètres à peine – à vol d'oiseau – de Tarbes.

Irénion se dirigeait vers un curieux chantier. Au pied d'une des pentes, quatre murs de troncs s'élevaient déjà à un mètre cinquante de hauteur. Des soldats en bras de chemise s'activaient là, sous la supervision de Theodore Rockwell. Le jeune Américain s'était proposé d'enseigner aux résistants la manière de bâtir une maison en rondins, habitat typique de son pays d'origine, dont il avait lui-même appris la construction lors d'un long séjour de chasse dans les Adirondacks. Il avait fort justement fait remarquer que si, pour le moment, les températures étaient clémentes, il n'en serait rien en hiver quand le climat rigoureux de la montagne rendrait la vie sous des tentes presque impossible. Irénion avait encouragé cette initiative.

Le plan de l'habitation se devinait déjà, sur une base de quatre mètres par cinq, avec deux portes et trois fenêtres. Irénion fut surpris de la vitesse de progression du chantier. À ce rythme, il serait achevé d'ici une semaine. Si les troupes se révélaient capables de reproduire cette prouesse, alors tout le monde serait logé sous un toit solide cet hiver.

Lorsqu'il rejoignit Theodore, celui-ci s'affairait à émonder à la hache un tronc posé au sol. Il était torse nu et luisait de sueur en plein soleil.

« Le bonjour, Theodore !

— Irénion ! N'avez-vous point trop chaud dans cet uniforme ?

— Si le commandant en chef ne porte pas la tenue réglementaire, comment l'exiger du reste des hommes ? »

Non loin, le capitaine du génie Larouvé dessinait à l'aide d'une craie la forme d'une encoche à l'extrémité d'un tronc raboté. Il était le principal interlocuteur de Theodore et les deux hommes s'entendaient bien. En apercevant Brégante, il lui adressa un salut. Au total, une quinzaine de travailleurs apportaient leur concours à ce chantier, sous les ordres de l'Américain, afin d'être en mesure ensuite d'instruire d'autres soldats pour la construction des cabanes suivantes.

« Je suis étonné de la vitesse de votre progression, poursuit Irénion. Voilà qui démontre l'ingéniosité de votre peuple, Theodore!

— La cabane en rondins est considérée comme typique de l'Amérique du Nord, répondit le jeune homme, mais c'est une invention européenne à l'origine, importée chez nous par les premiers colons. L'intérêt principal de ce genre d'habitation réside dans le fait qu'il peut être mis en œuvre au cœur de la nature sauvage, là où le seul matériau de construction est le bois brut. Considérant les vastes régions sauvages qui s'étendent au cœur de l'Amérique, vous comprenez sa popularité là-bas.

— Pensez-vous que nous trouverons suffisamment d'arbres pour répliquer votre modèle à l'échelle de notre armée? »

D'un geste assuré, le jeune homme planta sa hache dans le tronc sur lequel il travaillait puis s'épongea le front.

« Le bois qui se trouve en contrebas y pourvoira amplement.

— Et les risques d'incendie? Autant de maisons de bois, si une seule prenait feu... »

Theodore secoua la tête.

« Des troncs de cette épaisseur ne s'enflamment pas aisément. Les risques sont limités. »

Irénion fut rassuré : l'Américain semblait bien connaître son sujet.

« Avec une bonne organisation, ajouta celui-ci, tout le monde pourra loger cet hiver dans de solides maisons plutôt que dans des tentes.

— Je vous félicite, Theodore, c'est formidable. »

Le jeune homme lui adressa un franc sourire puis retourna à sa tâche.

Irénion se remit en route et, comme il s'astreignait à le faire chaque matin, entama une tournée parmi ses hommes afin de surveiller leur moral et d'écouter les remarques ou les doléances des uns et des autres. Si cette ligne de conduite demandait du temps, celui-ci n'était pas perdu ; il est important que les

soldats voient leur chef, constatent qu'il est proche d'eux et de leurs préoccupations. La plupart des hommes avaient conservé l'étincelle de révolte qui les avait menés ici, ardents défenseurs de la nation, prêts à de nombreux sacrifices pour lutter contre l'usurpateur. Néanmoins, il arrivait que certains se plaignent de leurs conditions de vie – plutôt rigoureuses, il fallait bien le reconnaître. Pire, Irénion savait, parce qu'on le lui avait rapporté à plusieurs reprises, que quelques-uns médisaient ouvertement sur sa personne. Pour le moment, il ne s'agissait que de cas isolés, mais il fallait y prendre garde ; à force, ce genre d'attitude pouvait saper son autorité.

Diriger une petite armée comme celle-ci au quotidien, avec les faibles moyens de résistants, n'avait rien d'évident.

Parfois, le doute tirait Irénion, voire le remords. Il craignait d'avoir entraîné ces hommes dans une aventure sans retour qui les condamnait tous, et pas un jour ne passait sans qu'il ne se le reproche. Pourtant, en dépit de ces états d'âme, il fallait faire bonne figure, présenter une façade d'assurance et de détermination.

En chemin, il croisa Yvonnius. Le lieutenant en premier, autrefois insouciant et joyeux, s'était assombri avec les événements récents et se montrait plus souvent grave que rieur.

« Mon commandant, fit-il, le dernier ravitaillement vient d'arriver. Heureusement, car il ne nous restait plus que quelques jours de réserve.

— Il était temps, en effet. »

Les troupes se montaient désormais à six mille hommes environ. Grâce à cet effectif, la résistance contrôlait une petite partie de la région s'étendant autour de leur vallée selon un arc de cercle allant de Lourdes à Lannemezan jusqu'à Marignac. Ce n'était pas un bien grand territoire, mais il permettait d'assurer un ravitaillement suffisant, sans pressurer ses habitants. Il avait fallu convaincre les notables locaux de participer à l'effort de guerre – ce qui ne s'était pas révélé si difficile, la plupart d'entre eux craignant que le sorcier ne déstabilise

la France et son économie —, et demander aux paysans de contribuer en nature, à la mesure des moyens de chacun, en échange de la lutte contre les brigands et les résurgions errants — tâche dont la résistance s'acquittait mieux que la gendarmerie, souvent paresseuse.

« La mauvaise nouvelle est que ce chargement ne contient pas de vin. Les hommes se plaignaient déjà de ne pas en avoir leur content, voilà qui ne va pas arranger les choses... »

— À la vérité, ce n'est pas plus mal ainsi. L'oisiveté et l'alcool ne font pas bon ménage. » Irénion ajouta : « Que disent les rapports des guetteurs répartis dans la vallée ? »

— Rien à signaler. Les troupes impériales ne s'aventurent pas jusqu'ici, pas davantage que ces couards de la gendarmerie. La plupart des casernes aux alentours se sont vidées depuis que nous sommes installés céans.

— Très bien. »

À ce moment, ils furent rejoints par Eleanor. Comme Yvonnius en avait terminé, il les salua tous les deux puis s'éloigna.

« Êtes-vous allée voir la cabane que construit votre frère ? » lui demanda Irénion. C'est assez formidable, ma foi.

— Theodore a toujours été passionné par la survie en milieu hostile. Je suis ravie qu'il puisse vous faire profiter de ses connaissances. Ce n'est pas comme moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Pour être franche, je me sens un peu inutile. Je suis la seule à ne pas tenir de rôle ici. »

Depuis qu'elle avait choisi d'accompagner la résistance, Irénion avait appris à connaître Eleanor Rockwell. La jeune femme était vive d'esprit, le plus souvent enjouée et débordait d'enthousiasme lorsqu'un sujet l'intéressait. Il n'était pas le moins du monde étonné qu'elle ait quitté les États-Unis pour vivre l'aventure au cœur des convulsions du Vieux Continent. Sa petite taille ne l'empêchait en rien de faire preuve d'une énergie peu commune. Les traits harmonieux de son visage, ses boucles blondes et ses yeux bleus alliés à son éducation

auraient pu renvoyer l'image d'une femme raffinée et précieuse; au lieu de cela, elle attachait ses cheveux en un chignon relevé et portait des pantalons. De toute évidence, elle se moquait de son apparence et ne souhaitait rien moins que de passer pour une femme du monde.

«Allons, répondit Irénion, je suis certain que, le moment venu, vous trouverez comment aider la résistance. Déjà, considérant votre dextérité au tir, vous pourriez montrer aux hommes comment se perfectionner dans cette discipline.

— Pensez-vous que des soldats accepteraient d'être instruits par une femme?

— Si je le leur ordonne, oui.»

Elle eut une moue dubitative.

«Je ne sais pas. J'imaginai une responsabilité plus importante.

— Peut-être que vos connaissances en ingénierie des armes pourraient nous être utiles.»

Elle se redressa, soudain intéressée.

«Croyez-vous?

— Bien sûr. Vous pourriez monter un atelier de réparation d'armes. Maintenant que nous n'avons plus accès aux moyens de l'Empire, il faudra nous débrouiller nous-mêmes pour l'entretien des fusils. Les réparations, la fabrication de pièces de remplacement, par exemple. C'est un emploi idéal pour vous, étant donné vos compétences en la matière.»

Eleanor ne put s'empêcher de rire de joie.

«Oui, je crois que je pourrais le faire!

— Il faudrait que Theo vous construise une habitation en dur. Ensuite, je mettrai des hommes à votre disposition si nécessaire.»

La jeune femme était radieuse et lui lança un sourire charmant.

«Merci, Irénion!

— Ne me remerciez pas, c'est vous qui nous rendrez service!»

La jeune femme resta quelques instants les yeux dans le lointain, fixant la ligne de crête. Pas un nuage ne flottait dans le ciel, dont le bleu intense paraissait presque métallique.

« Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda-t-elle enfin. Comment envisagez-vous la suite de votre entreprise ? »

Irénion haussa les épaules.

« À vrai dire, je ne le sais pas. Je n'ai pas vraiment eu le temps d'y songer. Pour être franc – même si je ne devrais pas dire cela –, je doute que nous soyons en mesure de vaincre Élégest. Pourtant, ma conscience me dictait de mettre en œuvre cette résistance, de ne pas me résigner à une situation inique.

— Imaginons tout de même que vous l'emportiez, quel système politique souhaiteriez-vous pour la France ? Un nouvel empire avec pour modèle celui que s'est taillé Napoléon ou une démocratie à l'américaine ?

— Je ne me suis jamais projeté aussi loin. Comment savoir quel serait l'état des forces en présence si nous l'emportions ? Les menaces ne manqueraient point, notamment de l'étranger. Cela dit, pour ne pas me dérober devant votre question, je dois admettre que j'ai toujours regardé avec admiration le système politique américain, qui tire sa légitimité directement du peuple. »

Eleanor hocha la tête pour approuver cette déclaration.

« Je pense comme vous. La démocratie n'est pas exempte de défauts, mais c'est selon moi le meilleur des systèmes politiques mis en place à ce jour.

— Sincèrement, en ce qui me concerne, ce n'est pas encore un sujet de préoccupation. Dans l'immédiat, il me faut mener cette rébellion et m'efforcer d'en endosser le rôle de meneur.

— Pour le moment, vous vous acquittez de cette tâche fort bien.

— Peut-être. Toutefois, je préférerais que le commandant en chef soit quelqu'un de plus légitime qu'un ex-capitaine des Sentinelles intérieures.

— Vous ne trouverez jamais personne de plus légitime que vous. »

Irénion lui sourit. Ils se dévisagèrent un instant, puis la jeune femme, après un signe de tête, s'en fut en direction du chantier de son frère.

En la regardant s'éloigner, Irénion réfléchit à ce qu'elle venait de dire. Il comprenait son point de vue – et savait qu'il était partagé par beaucoup –, pourtant, lorsque viendrait le temps des affrontements armés, la question de la légitimité du chef deviendrait bien plus épineuse. Un authentique haut gradé serait mieux à même de mener les troupes au combat. De toute façon, il avait déjà pris sa décision : dès demain, il quitterait les Pyrénées pour Bordeaux, en voyageant sous une fausse identité, afin de rencontrer en secret le commandant Radony, désormais en poste là-bas. Depuis que celui-ci s'était distingué autrefois à Austerlitz, il bénéficiait d'un grand prestige dans l'armée.

Irénion avait l'intention de le convaincre de rejoindre la résistance – si possible en emmenant une partie de ses troupes avec lui – et d'en prendre le commandement.

IRINA

Palais impérial de Saint-Pétersbourg, Russie,
le matin.

Assise dans son lit, le dos confortablement calé contre des coussins, la comtesse Irina Alexandrovna Uliatine prenait son petit déjeuner. Un domestique venait d'installer devant elle une table pliante tandis qu'un autre y avait disposé le *závtrak*, petit déjeuner russe traditionnel, comprenant le *kasha*, un bol de céréales et de riz dans du lait, du pain, du beurre et des

œufs. Ces plats n'avaient rien de luxueux – il s'agissait peu ou prou du même repas que le peuple prenait le matin, lorsqu'il en avait les moyens –, en effet Irina n'avait pas toujours vécu dans l'opulence et certaines habitudes lui étaient restées. Néanmoins, ils avaient été préparés avec des ingrédients de la plus haute qualité.

« Ces œufs ne sont pas cuits comme je l'avais demandé ! se plaignit-elle sèchement.

— Je vous prie de m'excuser, madame la comtesse, répondit le domestique. Je vais les rapporter en cuisine et en faire préparer de nouveaux.

— Non, laissez, maugréa-t-elle. Je n'ai pas envie d'attendre. » Elle le congédia d'un geste agacé.

Irina s'était très vite réaccoutumée au palais de Saint-Pétersbourg. Lorsqu'elle déambulait dans ses immenses couloirs, elle se surprenait parfois à s'imaginer déjà tsarine, omettant même d'incliner la tête par déférence quand il lui arrivait de croiser quelque noble d'un rang plus élevé que le sien.

On frappa à la porte et un laquais annonça : « M. El Asfar est là, madame la comtesse. »

Irina reposa la tranche de pain qu'elle avait entrepris de beurrer.

« Faites-le entrer. »

Le vieil Arabe qui dirigeait l'*Astral'nyy otryad* pénétra dans la vaste chambre et s'inclina respectueusement. La *grafinia* lui fit signe d'approcher, sans lui proposer de s'asseoir. El Asfar se posta devant le lit, dans une posture raide. Il ne comprenait visiblement pas pourquoi il avait été convoqué.

« Madame la comtesse, fit-il avec son accent oriental.

— Monsieur le savant, commença Irina, vous dirigez l'escouade astrale qui s'est occupée de la... euh, *réanimation* de Vakt, n'est-ce pas ? »

El Asfar hésita. Bien que l'existence de Vakt soit officielle depuis Waterloo, les circonstances de son arrivée et du « traitement » qui lui avait été administré demeuraient encore

secrètes. Mais Irina comptait sur son statut de maîtresse officielle du frère du tsar.

Cette position récente était connue de tous au palais et chacun de ses occupants en tenait compte dans ses rapports avec elle, faisant d'Irina l'équivalent d'une duchesse. Toutefois, si elle jouissait de cette situation, cela n'était pas assez pour elle. Nicolas n'était qu'un moyen pour atteindre un but. Irina pensait déjà au coup d'après.

«Oui, madame la comtesse, répondit El Asfar. C'est en effet mon rôle.

— J'ai cru comprendre que vous aviez accumulé un certain savoir, hum... ésotérique et j'aimerais que vous m'en fassiez profiter.»

Le chef de l'Otryad haussa les sourcils.

«Je ne comprends pas, madame la comtesse.

— Vous allez m'apprendre tout ce que vous savez sur ces matières.

— Que madame la comtesse me pardonne, mais ces informations sont considérées comme secrètes.»

Irina n'aimait guère qu'on lui refuse quoi que ce soit.

«Je suis maîtresse espionne au service de la Russie, mon cher. Il n'y a aucun secret que je ne sache garder.

— Ce n'est... pas la question, fit l'autre sur un ton hésitant. Le Grand Prince m'a bien spécifié de ne partager ces découvertes avec personne.

— Je suis la favorite du Grand Prince!» s'exclama Irina.

Qu'El Asfar la contraigne à le formuler d'une manière aussi triviale l'irrita au plus haut point.

«Je... comprends, madame la comtesse. Aussi je suggère que vous attendiez le retour de Son Altesse Nicolas Pavlovitch Romanov afin qu'il vous accorde officiellement cette autorisation.»

Irina se renfroigna. Elle aurait volontiers fait arrêter ce vieil Arabe buté, mais il lui aurait fallu se justifier auprès de

Nicolas, à son retour. Elle n'avait donc aucun moyen de pression sur lui.

« Dans ce cas, maugréa-t-elle, je demande à consulter les ouvrages de la bibliothèque de la crypte. »

El Asfar se rembrunit.

« Là encore, madame la comtesse, je crains que ce ne soit impossible. Cette fois, il s'agit d'un interdit posé par M. le comte Khanybekov. Ces ouvrages lui appartiennent. »

Irina devait produire un réel effort sur elle-même pour ne pas céder à la colère.

« Khanybekov n'a aucun pouvoir en ce palais !

— Certes, mais le Grand Prince a exigé que l'on considère les ordres du comte de Novgorod comme les siens. »

Cet impudent ne céderait pas, Irina le savait. Elle n'était pas encore toute-puissante et des limites s'imposaient toujours à elle. Sans un mot de plus, elle congédia El Asfar d'un geste méprisant. Le moment venu, elle saurait se souvenir de lui et de son insolence.

Elle avait fait tomber Nicolas dans son lit dès les premiers jours de juillet et, une semaine plus tard, elle se convertissait à sa religion secrète, le culte du *Bog Krovi*.

La cérémonie d'initiation s'était révélée assez désagréable. Bien que les incisions aux poignets eussent été moins impressionnantes qu'elle ne l'avait craint, les pratiquer avait été plutôt douloureux. Le plus éprouvant, bien sûr, fut de sentir le sang de résurgion s'insinuer dans la plaie. Pourtant, selon ses renseignements, elle savait que la Faction rouge, le bras armé de la secte, observait un rituel bien pire pour ses pions, en effectuant une *véritable* transfusion. Quoi qu'il en soit, Irina s'appliquait depuis à exécuter la liturgie qu'on lui avait apprise dès qu'elle se trouvait en présence d'un adepte, même si elle se fichait royalement de ce supposé Sang Dieu, autant qu'elle se moquait de n'importe quelle religion. Tous les cultes humains, les officiels comme les secrets, n'avaient d'autre visée

que d'asservir leurs pratiquants, et Irina n'accepterait jamais de se voir ainsi déposséder de toute singularité, de devenir une brebis parmi les brebis.

Comme l'épisode qui venait de se jouer avec El Asfar l'avait montré, il lui faudrait tenter d'enfoncer un coin entre Nicolas et Khanybekov. On ne régnait jamais mieux qu'en divisant. L'emprise exercée sur Nicolas par son maître était bien trop importante pour qu'elle puisse le manipuler comme il convenait. Or, elle comptait bien pousser le Grand Prince à ourdir une machination destinée à remplacer son frère, le tsar Alexandre, puis, une fois celui-ci sur le trône, prendre place à ses côtés comme épouse. En l'état actuel des choses, même si elle prenait le temps de développer chez lui de véritables sentiments à son égard, Nicolas ne pourrait se marier avec elle. Ces noces ne seraient pas conformes aux convenances. En revanche, une fois tsar, seuls ses désirs compteraient et il pourrait épouser qui bon lui semblerait. Pour Irina, ce serait l'avant-dernière marche vers le pouvoir absolu.

Il existait bien un autre moyen d'atteindre son but ultime : il consistait à convaincre Vakt de s'associer à elle plutôt qu'au duo Khanybekov-Romanov. Si elle pouvait murmurer à l'oreille du sorcier, nul ne pourrait lui résister. Cependant, séduire une entité magique du passé ne serait pas aussi simple qu'avec un mâle contemporain concupiscent. Et d'ailleurs, le risque d'une telle entreprise n'était-il pas trop grand ? Si elle ne savait pas exactement ce qui s'était passé avec Khanybekov, à l'évidence, Vakt lui avait fait subir un traitement particulier. Le prédicateur du *Bog Krovi* semblait s'être vidé d'une partie de sa personnalité et affirmait percevoir directement la volonté du sorcier. Si le prix à payer pour se rapprocher de Vakt était de se voir privée de sa volonté, de perdre son libre arbitre, le jeu en valait-il la peine ? Quel intérêt de monter sur le trône si sa personnalité disparaissait ? Peut-être serait-il plus prudent de tenter de se rapprocher de Khanybekov d'abord ? Malheureusement, selon toute vraisemblance, le traitement

que lui avait fait subir Vakt lui avait ôté tout désir ; elle ne pourrait donc user de sa meilleure arme.

Irina s'étira dans son lit. Jonas avait quitté le palais deux semaines plus tôt, lassé d'être mis de côté, et la présence d'un homme manquait à la comtesse. L'Anglais était parti rejoindre ses compatriotes en Égypte ; Irina avait tenté de le convaincre de rester. À quoi bon ? lui avait-il répondu. Il n'avait nul intérêt à demeurer au palais d'hiver. Il avait promis de continuer à la renseigner, mais Irina se doutait que, une fois sur place, de retour parmi ses frères d'armes, il redeviendrait entièrement dévoué à la Couronne. Elle le connaissait bien, peut-être mieux que lui-même. Dans le fond, l'espion anglais cherchait la rédemption.

La comtesse rejeta ses draps et s'assit au bord du lit. Elle appela sa femme de chambre ; il était temps de s'habiller. Du travail l'attendait aujourd'hui. Elle s'était fixé un but à atteindre durant l'absence de Nicolas : discréditer son proche conseiller, Ekkehard Hohn-Fingen. Il ne pouvait demeurer aucun obstacle au projet d'Irina d'emprise sur le Grand Prince, d'autant que cet homme perspicace semblait voir clair dans son jeu. Il l'avait déjà menacée, à demi-mot, de convaincre le frère du tsar de la chasser du palais si elle ne prenait pas ses distances. Une vive animosité s'était installée entre eux. Irina ne pouvait tolérer que cet individu lui fasse de l'ombre.

Par-dessus tout, elle avait deviné qu'Ekkehard avait la confiance d'Ivan, qu'il renseignait secrètement sur les faits et gestes de Nicolas. Alors, pendant l'absence de ce dernier, Irina menait une campagne de dénigrement contre cet homme afin de préparer le terrain pour sa chute, minant sa réputation et celle de sa femme. Aujourd'hui, elle allait lancer une rumeur : l'épouse d'Hohn-Fingen aurait des origines françaises ou, pire encore, juives. Il était nécessaire d'instiller le soupçon dans l'esprit des gens afin que, le moment venu, les preuves de sa trahison – fabriquées de toutes pièces par Irina – paraissent aller de soi.

JOACHIM

26 juillet 1815

Château de Vincennes, à l'aube.

Joachim Lavès effectuait sa ronde matinale au point du jour sur le rempart qui entourait le château de Vincennes. Il s'interrogeait sur les motifs qui avaient poussé le Sorcier d'Empire à faire édifier un tel ouvrage de maçonnerie. Ce genre de défense massive remontait aux temps anciens, à une époque où il fallait protéger les châteaux contre les assauts des armées, et ne se justifiait pas ici, en pleine ville, maintenant que les guerres se jouaient sur de vastes espaces dégagés, en rase campagne. Par ailleurs, une canonnade nourrie aurait raison de ces murs en quelques heures.

Chaque fois que Joachim croisait des gardes, ils se dressaient précipitamment au garde-à-vous. Leur commandant omettait de les mettre au repos et il leur fallait attendre que celui-ci s'éloigne avant de pouvoir reprendre une posture normale.

Après l'assaut sur Vincennes mené par son traître d'oncle et la mort du général Ravegeac, Élégest avait réorganisé en profondeur la Garde hermétique. Le colonel Pierre Marie Le Farret avait été promu général en chef, Joachim élevé au grade de commandant, puis nommé à la tête de la garde du château. En dépit de l'honneur que représentait cette promotion, le jeune homme avait grincé des dents. Ce poste n'était pas assez prestigieux à son goût. Il avait beau avoir conscience qu'on ne pouvait nommer quelqu'un comme lui à la tête d'un corps d'armée en raison de son manque d'expérience,

il trouvait tout de même que cela eût constitué une juste récompense pour avoir sauvé la vie du sorcier.

Arrivé à l'angle du rempart est, il obliqua vers le sud en franchissant une tour de guet.

Sa nomination à ce poste était récente, mais Joachim détestait déjà s'occuper de la garde du château. Voilà justement ce dont il ne voulait pas : la vie de caserne, morne et ennuyeuse, qui le tenait éloigné des champs de bataille. Il lui fallait commander au quotidien des soldats que, la plupart du temps, il méprisait. Même si la fuite d'Irénion, tel un rat effrayé, l'avait empli de satisfaction, il aurait préféré le poursuivre et le combattre, lui et sa pathétique résistance, plutôt que de se morfondre à Vincennes.

Alors qu'il progressait vers la tour du village, celle-là même par laquelle les mutins avaient pénétré dans le château, Joachim aperçut deux gardes assis sur un banc, avachis. L'un d'eux s'était même assoupi ! Avec un sourire carnassier, il s'approcha sans un bruit.

« Fatigués, messieurs ? » lâcha-t-il sur un ton glacial.

Les deux gardes sursautèrent comme si un coup de fusil venait d'éclater à côté d'eux, et se relevèrent d'un bond – celui qui dormait un peu plus mollement que son camarade.

« Mon commandant ! s'exclamèrent-ils à l'unisson.

— La station debout vous est sans doute pénible, insinua Joachim. Vous devez être fatigués...

— Toutes nos excuses, mon commandant, glapit l'un d'eux, c'est... euh, la fin de notre tour de garde et nous ne nous sommes assis que quelques instants.

— Bien sûr, et votre camarade ne pionçait que le temps d'un battement de cils, n'est-ce pas ?

— Je suis désolé, mon commandant, geignit le dormeur, je ne me suis assoupi qu'une minute ! Cela ne se reproduira pas !

— Cela, je vous le garantis, en effet, gronda Joachim. Vous ne recommencerez pas de sitôt. »

Il héla d'autres gardes en poste non loin de là. Tandis qu'ils s'approchaient, Joachim reconnut Henri Labrune parmi eux.

« Mettez-moi aux arrêts ces deux-là ! lança-t-il au lieutenant. Qu'on les enferme en attendant que je décide de leur punition. »

Les deux imbéciles furent aussitôt emmenés sous le regard satisfait du commandant. Cette journée ne commençait pas si mal.

Joachim avait accepté de reprendre Labrune comme lieutenant en premier, bien qu'il sût qu'il avait cherché à désertier de la Garde hermétique en compagnie d'Hélade. Lorsqu'il s'était présenté au château en demandant à réintégrer ses fonctions, il avait bonimenté, prétendant qu'il avait essayé d'empêcher Hélade de se vendre aux Russes et que c'était celui-ci qui lui avait fait cette blessure au bras en tentant de l'assassiner d'un coup de feu, afin de l'empêcher de parler. Il s'agissait d'un mensonge, cela ne faisait guère de doute, mais Joachim s'en fichait. Labrune était exactement le genre de salaud dont il avait besoin à ses côtés. Toutefois, il faudrait s'en méfier ; les officiers n'aimaient pas trop être commandés par d'anciens subordonnés.

Il reprit son inspection matinale, distribuant aux uns et aux autres remarques acides et reproches menaçants. Pour les gens de la haute, le commandement s'apprenait dans les prestigieuses écoles d'officiers ; Joachim devait se l'inculquer lui-même sur le terrain. Il se rendait bien compte que cela n'avait rien de naturel chez lui, qu'il ne possédait nul don en la matière. Contrairement à des personnalités telles qu'Irénion, il ne savait pas se faire aimer de la troupe. Il n'essayait même pas. D'ailleurs, les hommes d'Hélade ne le portaient pas dans leur cœur non plus, mais ils le respectaient car ils le craignaient. Alors, Joachim ne se privait pas de se montrer dur et brutal. Toute la compagnie avait déjà compris qu'il ne fallait pas chercher à l'entourlouper et encore moins lui manquer de respect.

Dans la matinée, il fit réunir l'essentiel des effectifs de la garde sur l'une des places du château, tous soigneusement alignés en carré sur quatre longues rangées. Les gardes endormis, après avoir passé quelques heures au cachot, furent traînés au milieu de la place et mis torse nu.

« Ces deux hommes ont failli à leur devoir ! cria Joachim à l'attention de la troupe. Ce genre de comportement n'est pas digne de la Garde hermétique du Sorcier d'Empire ! Nous ne sommes pas la Garde impériale ou, pire, les Sentinelles intérieures ! Ici, les faibles ne sont pas tolérés. Je vous laisse imaginer ce qu'il serait arrivé à ces deux loques si M. le sorcier en personne les avait surpris endormis ! Qu'ils s'estiment heureux du châtement qu'ils reçoivent aujourd'hui ! »

Dès qu'il eut terminé sa harangue, le commandant fit signe au garde qui tenait un fouet et celui-ci vint se poster derrière les deux hommes dont le visage était blême.

« Vingt coups de fouet chacun ! décréta Joachim.

— Bien, mon commandant ! » répondit l'exécuteur de la sentence.

Les claquements résonnèrent dans la cour, rythmés par les cris du premier garde. Les zébrures sanglantes apparaissaient sur son dos, au hasard de l'orientation du fouet. Le commandant observait avec satisfaction le sang couler des plaies et imbiber le haut du pantalon du supplicié. Lorsque le bourreau passa au second soldat, celui-ci se mit à sangloter entre chaque cri. S'il n'avait trouvé cela indigne du chef de la garde, Joachim eût craché de mépris.

Constatant que le bras du bourreau faiblissait quelque peu à mesure que les gémissements du garde s'intensifiaient, il sentit la colère le saisir et se dirigea d'un pas rapide vers celui chargé d'exécuter la punition afin de lui arracher le fouet des mains. D'un geste, il lui ordonna de rentrer dans le rang, puis, prenant une longue inspiration, il entreprit de flageller lui-même le dormeur, avec toute la force dont il était capable.

L'intensité des cris de la victime augmenta nettement, à sa grande satisfaction.

Entre chaque claquement, les moues désapprobatrices des soldats alignés, obligés d'assister au châtement, ne lui échappaient pas, mais aucun n'osait protester. Il éprouva une intense excitation à l'idée de se trouver dans une telle position de force, d'être en mesure d'agir comme bon lui semblait du fait de son grade sans que quiconque dans la compagnie puisse s'opposer à lui. Tant qu'il n'aurait pas obtenu un poste à sa mesure, il profiterait des menus plaisirs que celui-ci pouvait offrir.

Malheureusement, cette délectation fut soudain troublée par une réminiscence qui surgit dans son esprit de manière inopinée : sans qu'il ne sût très bien pourquoi, il revit le moment où Irénion l'avait menacé et humilié devant ses hommes, quelques mois plus tôt, à Larroque-Mobron. Souvenir fort cuisant. Par la suite, il s'en était terriblement voulu d'avoir cédé à la peur et de ne pas avoir eu le cran de lâcher le morceau devant Hélade. Désormais, il ne rêvait que de prendre sa revanche sur son oncle, et s'était juré que celui-ci ne l'intimiderait plus jamais.

LEANDRO

Dans la région de Suhl, le matin.

La ferme comprenait plusieurs bâtiments imposants ; une exploitation florissante, bien entretenue. Même les granges avaient été construites en pierre, démontrant la prospérité du propriétaire des lieux. Pour peu que Leandro parvienne à entrer sans se faire prendre, il trouverait sans aucun doute quantité de nourriture.

Il s'approcha par l'arrière du corps principal et s'embusqua à l'angle d'un mur. Risquant un coup d'œil dans la cour, il découvrit trois hommes occupés à réparer le timon d'une charrette. Probablement le propriétaire et deux manœuvres. De solides gaillards. Leandro longea à pas de loup le corps de ferme dans la direction opposée et tourna sur le côté, à l'abri des regards. Là il trouva une petite porte. L'oreille collée au panneau, il écouta un long moment avant d'être sûr qu'aucun son ne s'entendait derrière. Il tourna alors lentement la poignée et poussa le battant qui, heureusement, ne grinça pas.

De l'autre côté, un long couloir, dans lequel s'ouvraient plusieurs portes. Leandro y pénétra et referma derrière lui. Sans un bruit, il poussa les portes une à une. Certaines gémirent faiblement ; Leandro arrêta son geste chaque fois. De toute façon, les entrouvrir suffisait pour voir sur quoi elles débouchaient ; la maisonnée avait les moyens de disposer de plusieurs chambres. La porte du bout du couloir s'ouvrait sur une pièce plus vaste, occupée par une table, longue et massive. La salle à manger. La cuisine ne devait pas être loin.

Au moment où il s'apprêtait à s'engager dans la pièce, Leandro entendit des pas venir dans sa direction. Aussitôt, il recula en tirant la porte derrière lui. Par l'interstice qu'il laissa entre le battant et l'embrasure, il aperçut une femme en tablier pénétrer dans la salle à manger, chargée d'une pile de linge blanc. Comprenant qu'elle se dirigeait vers le couloir, il recula précipitamment et entra dans la première chambre, dont il referma la porte. Son cœur avait accéléré. Il aurait pu maîtriser cette bonne femme sans peine, mais être recherché pour vol, ce n'était pas la même chose que pour une agression ou, pire, si elle se débattait, pour meurtre.

Il attendit derrière le battant, le souffle court. Le bruit des pas crût jusqu'à ce que la femme passe devant la chambre, puis diminua tandis qu'elle continuait son chemin. Après quelques instants, Leandro l'entendit ouvrir une autre porte, vers le bout du couloir. Il avait eu de la chance. Une fois

qu'il fut certain qu'elle avait quitté le couloir, il ressortit de la chambre qui lui avait servi de cachette et se hâta en silence jusqu'à la salle à manger. Là, à l'odeur, il devina où se trouvait la cuisine et se dirigea vers l'autre côté de la pièce.

Dans la cuisine, une marmite bouillonnait au-dessus du feu, dégageant un fumet de ragoût qui rappela à Leandro combien il avait faim. Il fut tenté d'y goûter, mais se raisonna. Il ne fallait pas s'attarder. Avisant une petite porte à droite, il comprit qu'il avait trouvé ce qu'il était venu chercher : la réserve. S'y introduisant, il découvrit avec ravissement une profusion de nourriture. Bottes de légumes, caisses de fruits, conserves de toutes sortes, charcuteries pendues au plafond, bouteilles de vin. Il en resta coi quelques instants avant de se rappeler pourquoi il était venu.

Sortant le sac de toile qu'il avait passé à sa ceinture, il entreprit de le remplir de tout ce dont il avait besoin. Une fois qu'il lui parut suffisamment lourd, il le jeta sur son épaule puis ressortit de la réserve. Là, il tomba nez à nez sur la femme.

Emporté par l'excitation suscitée par un tel butin, il en avait oublié toute prudence. Aussitôt, la bonne femme se mit à hurler. Un cri à déchirer les tympan. D'un geste brusque, Leandro la poussa, la faisant tomber à la renverse. Ses vociférations redoublèrent. Avec un tel raffut, les hommes dehors allaient accourir à toute vitesse!

Leandro se rua hors de la cuisine, traversa la salle à manger, puis s'engouffra dans le couloir. Le temps d'atteindre la porte, des cris fusaient derrière lui.

«*Er flieht durch die Hintertür!* tonitrua une voix en allemand. *Holt ihn ein!*»

Alors qu'il atteignait l'extrémité du couloir, il entendit les pas lourds des hommes qui y entraient déjà, lancés à sa poursuite. Leandro ouvrit la porte à toute volée et, au lieu de détalier, prit la peine de tirer la clé de la serrure, de refermer le battant et de verrouiller de l'extérieur. La manœuvre lui avait fait perdre du temps, mais ses poursuivants se retrouvèrent

coincés de l'autre côté, tambourinant sur le panneau de bois. Cette fois, Leandro s'élança pour de bon – inquiet à l'idée de renverser son sac – en se dirigeant vers le taillis depuis lequel il avait espionné la ferme. Le temps que le fermier et ses hommes fassent le tour, il était déjà trop loin pour être rattrapé. Il entendit à peine leurs cris et leurs insultes.

Cinq minutes plus tard, l'Espagnol retrouvait son cheval. Il attacha le sac à la selle puis l'enfourcha, avant de se mettre en chemin à travers bois, évitant la route au cas où les hommes du fermier le chercheraient. Au bout de trois quarts d'heure au pas, il atteignit un ruisseau qui serpentait entre les racines et les rochers. Il le longea un quart d'heure supplémentaire jusqu'au camp caché au cœur de la forêt. Azra était là, assise par terre, le dos contre un arbre.

Leandro sauta de son cheval – celui de la jeune fille, en réalité – puis l'attacha à un tronc.

«J'ai trouvé de quoi manger! lança-t-il. De quoi faire un festin, même!»

Azra sourit. Comme lui, elle était affamée.

Depuis plusieurs semaines, ils séjournèrent dans cette forêt, quelque part dans l'ouest de la Prusse. Dans un creux entouré de rochers où coulait un ruisseau – une cachette presque idéale. Leandro s'était débarrassé de son uniforme écossais depuis longtemps au profit de frusques volées. Il valait mieux passer pour un vagabond ou même un brigand, plutôt que pour un déserteur. À plusieurs reprises, il avait jugé préférable de déplacer leur campement afin de ne pas attirer l'attention.

Pendant une semaine, il avait soigné Azra grâce aux rudiments de médecine acquis sur les champs de bataille. Tous les jours, il avait lavé ses plaies et changé ses pansements, faits de bandes découpées dans des draps arrachés à des cordes à linge. Elle avait fini par revenir à elle puis avait repris des forces peu à peu. Après une dizaine de jours, elle avait été en mesure de se déplacer, non sans précautions.

Leandro avait appris à la connaître au fil de leurs discus-

sions, même si elle éprouvait des difficultés à s'exprimer en français (l'ancien soldat ne parlait pas le russe, et encore moins le manouche). Elle lui avait raconté sa vie dans une caravane où les bohémiens étaient contraints de travailler pour une espionne russe, puis comment elle avait réussi à les soulever contre celle-ci, provoquant indirectement la mort de sa mère. Sa rage contre cette Irina Uliatine semblait inextinguible ; elle ne rêvait que de se venger d'elle. Elle s'était battue contre la mort *pour cela*. Lorsqu'elle s'était sentie prête à en parler, la jeune femme avait également expliqué la raison de cette blessure par balle ; son enlèvement par des soudards, la tentative de viol qui l'avait profondément marquée.

Alléché comme il l'avait été par le ragoût qui mijotait dans la cuisine de la ferme, Leandro entreprit d'en préparer un au-dessus de leur feu.

« Tu aurais dû voir cette réserve, dans la ferme où j'ai volé tout ça ! s'exclama-t-il. Il y avait longtemps que je n'avais pas vu autant de nourriture ! »

Azra fouillait le sac de toile avec les yeux brillants de celle qui souffrait de la faim.

« Ail ? fit-elle en sortant une grappe de bulbes. Pourquoi toi prendre l'ail ? Ça pas se manger ! »

— *Pas se manger ?* Tu plaisantes j'espère ! Rien de meilleur que l'ail, j'en mets dans tout ce que je prépare. Et c'est excellent pour la santé !

— Toi pas en mettre dans ragoût ! »

À sa mine dégoûtée, Leandro rit et céda : « Entendu, pas d'ail dans le ragoût. »

Tandis qu'il coupait les légumes, il demanda à Azra :

« Comment te sens-tu ce matin ? »

— La peau autour ma plaie gratter, mais ça va.

— Maintenant que tu es en état de voyager, nous allons devoir partir. Nous sommes restés trop longtemps dans cette forêt, les gens du coin vont finir par nous remarquer et nous risquons d'être arrêtés.

— Je aller en Russie.

— Parce que la comtesse est là-bas, c'est ça ? »

Azra hocha la tête.

Leandro réfléchit quelques instants avant de reprendre :
« Tu sais... tu devrais oublier tout ça. Le désir de faire payer à quelqu'un le mal qu'il t'a fait est un poison qui te ronge jusqu'à devenir une obsession. La vengeance peut te faire commettre des actes que tu passes ensuite ta vie à regretter. »

La jeune fille darda sur lui un regard brûlant. Il savait qu'il ne la dissuaderait pas.

Pour se donner une contenance, il remua le ragoût à l'aide de sa cuiller en bois.

« Je vais t'accompagner, dit-il à mi-voix.

— Toi pas obligé. Toi déjà fait beaucoup pour moi. »

Leandro haussa les épaules.

« De toute façon, ma vie n'a plus vraiment de sens. Le seul métier que je connaisse est celui des armes, et je ne veux plus le pratiquer. L'armée, c'est fini pour moi. Mais que faire ? Paysan ? Ouvrier dans une manufacture ? Autant devenir brigand, cela me convient mieux. Alors, pourquoi ne pas t'aider à accomplir ta vengeance ? Au moins, cela me donnera un but. »

Et de cette manière, je pourrai veiller sur toi, songea-t-il sans oser le formuler.

Azra sortit une cordelette colorée de la poche de sa robe, puis attacha ses cheveux bouclés en une queue-de-cheval. Ce serait plus commode pour manger.

« Pourquoi toi faire ça ? » demanda-t-elle.

Oui, au fond, pourquoi ?

Rien de ce qu'il pourrait faire ne ramènerait sa sœur ni l'homme qu'elle avait aimé.

Rien ne laverait cette tache sur l'âme de Leandro.

« Je... me suis mal comporté autrefois. Il est temps de me racheter.

— *Racheter ?*

— Cela signifie, euh... essayer de bien se comporter pour faire oublier ses mauvais actes.»

Elle opina lentement.

« Pas avec moi que toi pouvoir te racheter. »

Azra n'était pas une enfant de cœur ; Leandro l'avait déjà compris. Néanmoins, il devinait, derrière la colère qui l'anima, une jeune fille qui ne demandait qu'à être préservée de la laideur du monde, qu'à être heureuse.

« Tu es une bonne personne, je le vois. Meilleure que moi. »

Elle l'observa une minute en silence, puis lâcha : « Toi te tromper sur moi. Mais toi me suivre si tu veux. »

À son tour, Leandro laissa passer quelques instants avant de répondre, afin de donner davantage de poids à ses paroles.

« Entendu. Je t'aiderai et te protégerai. Mais il faudra m'écouter, d'accord ? Je sais m'y prendre pour voyager discrètement et pour, hum... attaquer les gens au besoin. »

Une nouvelle fois, Azra hocha la tête pour marquer son accord.

ÉLÉGAST

27 juillet 1815

Région parisienne, l'après-midi.

Plus le long cortège de soldats et de chariots approchait de Paris, plus son allure ralentissait. Bien que les routes fussent meilleures qu'à la campagne, leur encombrement perpétuel par des voitures et des cavaliers réduisait le train de la troupe. C'était là le prix à payer pour voyager avec une suite si importante ; maintenant qu'Élégast occupait la place de l'Empereur, même s'il n'en avait pas le titre – pas encore –, une compagnie

entière de la Garde impériale était dévolue à sa protection, à laquelle s'ajoutait la dizaine de chariots blindés transportant son matériel ainsi que la précieuse cargaison de cristaux qu'il avait emportée sur le front.

Le sorcier n'aimait rien moins que ces longs trajets en voiture, inconfortables, assommants au possible. Sa berline de campagne avait pourtant été notablement perfectionnée par ses ingénieurs; la suspension améliorée rendait les cahots de la route presque imperceptibles et le doublage des parois isolait la cabine du bruit, ainsi que du froid. Néanmoins, tout ce qui rappelait à Élégest le poids des contingences de ce monde l'irritait. Chez lui, dans l'Autre Monde, les longs déplacements s'effectuaient communément à dos d'*alabras* dont les quatre longues ailes battaient l'air avec grâce, rendant les voyages aussi rapides que plaisants. Parfois, pour s'épargner le désagrément de ces itinéraires en voiture, il était tenté de voler par ses propres moyens, mais cet effort eût représenté une absurde dépense de cristaux.

Une écrioire amovible avait été adjointe à sa banquette, qui pouvait se replier le long de la paroi, et plusieurs petits placards lui permettaient de conserver près de lui tous les documents utiles ou les ingrédients les plus rares. En face, installé sur l'autre banquette, était assis un jeune homme vêtu de la livrée sombre de la Garde hermétique. Il était plongé dans la lecture d'un ancien traité d'occultisme.

«Maître, fit celui-ci en relevant la tête, puis-je poser une question ?

— Si elle n'est pas dépourvue de sens, oui.

— Je viens de lire plusieurs références au “bois de vie”, mais il n'est pas précisé de quoi il s'agit.»

Élégest reporta son attention sur le paysage qui défilait par la fenêtre en soupirant. Un sujet sans intérêt.

«Le “bois de vie”, répondit-il sans chercher à dissimuler son ennui, est l'un des noms que les alchimistes donnaient à la pierre parfaite du grand œuvre, parfois appelée baume

universel ou panacée, supposée guérir tous les maux et assurer à celui qui la possède une jeunesse inaltérable.

— Est-ce vrai ?

— Bien sûr que non ! Les théories des alchimistes n'étaient qu'un fatras de fadaïses ! Maintenant, tais-toi, Puck, ne me dérange pas pour de telles inepties ! »

Gordien Ravegeac étant mort, Élégest avait dû lui trouver un remplaçant. Après réflexion, il avait décidé de dissocier le poste d'homme de confiance de celui de commandant de la Garde hermétique. Ainsi, il avait nommé le colonel Le Farret à la tête de celle-ci, son aide de camp ayant fait ses preuves à son service et connaissant mieux que personne les cercles d'officiers. Pour tenir le rôle de son assistant personnel, Élégest avait choisi Alfred Reynier, un jeune ingénieur de la salle des appareils qu'il avait déjà remarqué pour son intelligence.

Bien qu'il n'eût pas l'esprit aussi affûté que Gordien, Reynier comprenait mieux l'Art Obscur. De plus, Élégest le trouvait plus attachant. Peut-être parce que le jeune homme lui rappelait le serviteur qu'il gardait à ses côtés au temps où il régnait encore sur l'Autre Monde, un *elvëm* des cimes, d'apparence humaine, nommé Puck. Il avait d'ailleurs pris l'habitude d'appeler Reynier ainsi. Au début, celui-ci avait eu du mal à se faire à ce nom, mais à présent, il y répondait sans ciller.

Comme le sorcier attendait de lui une excellente maîtrise des sujets occultes, Reynier ne perdait pas une occasion d'en apprendre autant que possible. Durant les déplacements en voiture, il se plongeait toujours dans des ouvrages traitant de l'éсотérisme.

« Puck, lâcha Élégest, demande au cocher combien de temps de trajet il reste.

— Oui, maître. »

Le jeune homme ouvrit la petite vitre située en hauteur sur la paroi avant et héla le conducteur de la berline.

« Cocher ! Quand arrivons-nous ?

— Encore une demi-heure, monsieur ! »

Puck referma la vitre puis ouvrit la bouche :

« Dans une demi... »

— J'ai entendu », coupa Élégest.

Voilà un mois à peine qu'il avait pris la place de Napoléon et il avait déjà livré sa première bataille d'envergure. Les généraux l'avaient appelé sur le front dix jours plus tôt pour mettre un terme à la progression des coalisés qui venaient de pénétrer de nouveau en territoire français.

Élégest s'était remis en route animé de sentiments partagés ; d'un côté, il craignait une nouvelle confrontation avec celui qui, d'après les espions de l'Empire, se nommait Vakt, d'un autre, il appelait celle-ci de ses vœux, pressé de faire payer au nécromant russe l'humiliation infligée à Waterloo.

Dans la plaine belge, Élégest avait pâti de deux désavantages : la surprise et la faible quantité de cristaux. Cette fois, le Sorcier d'Empire savait à quoi s'attendre ; quant aux pierres d'Aiônite, il n'en manquait plus.

Pourtant, les cristaux de Mérovée souffraient d'un défaut non négligeable, ils ne délivraient pas autant de puissance que ceux d'Élégest lui-même. D'après ses premières expériences, environ cinq cristaux ambrés étaient nécessaires là où un seul bleu aurait suffi. Inconvénient mineur cependant dans la mesure où il était compensé par le nombre de pierres maintenant en possession du Sorcier d'Empire.

Quoi qu'il en soit, à la bataille de Linselles, Élégest venait de démontrer qu'il pouvait toujours mordre et que ce mystérieux sorcier russe n'était pas infaillible.

La coalition avait été arrêtée à deux cents kilomètres de Paris, près de Lille. Si la bataille n'avait certes pas atteint la violence de celle de Waterloo, la confrontation des puissances magiques y avait été intense. Avant d'intervenir, Élégest avait attendu, avec une patience d'araignée, que le sorcier des Russes se lance dans la bataille. Il avait alors répliqué, avec méthode et fermeté, à chacune de ses attaques. À sa grande satisfaction, il s'était senti, cette fois, sur un pied d'égalité avec son

adversaire puis, à mesure que les sorts répondaient aux sorts, il avait pris conscience que celui-ci s'affaiblissait jusqu'au moment où il avait battu en retraite. Les troupes coalisées n'avaient pas tardé à l'imiter et s'étaient repliées derrière la frontière belge. Depuis, la situation était stable.

Pourquoi Vakt s'était-il montré si pusillanime cette fois? Selon Élégest, à Waterloo, celui-ci s'était vraisemblablement laissé griser par sa propre puissance et avait dépensé une énergie inconsidérée en lançant ce sortilège de feu démesuré. Si, comme Élégest en avait la certitude, ce sorcier dépendait lui aussi de cristaux, il y avait fort à parier que sa réserve avait tant diminué qu'il hésitait maintenant à y puiser. Ainsi, à Linselles, les rôles s'étaient inversés. D'autant que l'effet de surprise, en faveur d'Élégest cette fois, n'avait pas résidé seulement dans le regain de puissance dont il avait su faire preuve, mais aussi dans le type de fluide dont il avait usé, puisque les cristaux de Mérovée généraient un Art Obscur subtilement différent.

Vakt avait été surpris, peut-être même déstabilisé, mais Élégest savait que cela ne durerait pas. Il craignait toujours cet adversaire. D'autant que les Russes n'étaient sûrement pas dépourvus de moyens de se réapprovisionner en Aiônite.

Le lendemain de la bataille, Vakt lui était de nouveau apparu, comme à Waterloo.

La silhouette spectrale noire, évanescence, avait surgi sous sa tente au cœur de la nuit. De surprise, Élégest en avait renversé la décoction qu'il préparait. L'apparition l'avait longuement observé sans un mot et le Sorcier d'Empire n'avait pas rompu ce silence. Après une minute, Vakt, comme à Waterloo, s'était mis à le narguer, à l'accabler de sarcasmes. Élégest était demeuré imperturbable jusqu'à ce que son adversaire commence à évoquer son monde, l'Autre Monde! Comment pouvait-il savoir qu'il en était originaire? Il s'agissait d'un des secrets les mieux gardés de l'Empire! Et ce que disait Vakt, à la fois énigmatique et étonnamment précis, démontrait la

connaissance qu'il avait de cette contrée. Or, Élégest était certain que cette entité ne venait pas d'*Hursëlinh* !

Vakt n'avait cessé de dénigrer l'*Alter Mundus*, expliquant combien il était rudimentaire, peu développé et ne soutenait pas la comparaison avec le monde des hommes qui avait atteint une suprême sophistication et frôlerait, dans les époques futures, la perfection grâce aux sciences. Le monde de la magie s'était déjà recroquevillé sur lui-même, ersatz de ce qu'il fut aux temps anciens ; dans l'avenir, il s'éteindrait pour de bon.

Le Sorcier d'Empire en avait été effaré. Comment son ennemi pouvait-il en connaître autant sur lui et son monde ? Il s'était rappelé une légende ancienne dont nul en *Hursëlinh* ne savait si elle recelait une part de vrai : trois mille ans avant sa naissance, un être maléfique, la Terreur Rampante, s'était introduit dans l'Autre Monde, profitant d'un des innombrables passages qui y menaient en ces temps, pour y semer mort et destruction. Il aurait même tenté d'enrôler les monstres des Vallées Putrides dans une armée de ténèbres, et n'avait été repoussé par les Anciens qu'au prix de grands sacrifices. Non seulement ils l'avaient expulsé d'*Hursëlinh*, mais ils l'avaient poursuivi dans le Monde Naturel où ils avaient aidé les hommes à le détruire.

Vakt serait-il cette chose légendaire, revenue du passé comme lui ? Il savait pourtant, par ses espions, que la dépouille qui reposait dans un étrange cercueil noir en Russie avait été sortie du mausolée égyptien. Elle n'était pas apparue spontanément au milieu d'un cratère de cristaux. Vakt n'avait donc pas été transporté dans le temps comme lui et Mérovée, mais avait survécu sous le sable durant des millénaires jusqu'à être ranimé par l'invocation ratée d'Ordant, au moment où lui-même reprenait connaissance, piégé dans le corps de l'historien.

Avant de se dissoudre dans la nuit, la silhouette fantomatique s'était fendue d'une ultime raillerie : Napoléon était le véritable génie et lui, misérable sorcier, n'était qu'un parasite,

un bubon de l'Histoire, qui allait bientôt disparaître pour être oublié.

Durant tout le temps que dura cette diatribe, Élégest s'était réfugié dans une posture hautaine et méprisante, s'efforçant d'exprimer sans un mot toute la morgue dont il était capable, alors qu'en vérité l'effroi le paralysait, le rendant incapable de formuler la moindre réponse.

« Nous arrivons, maître. »

La voix de Puck sortit Élégest de sa pénible réminiscence. Un coup d'œil par les fenêtres lui montra le rempart du château de Vincennes.

« Il était temps », maugréa-t-il.

Il s'était absenté presque une dizaine de jours, ne quittant le front que lorsque les officiers lui avaient assuré que les coalisés ne repasseraient pas à l'offensive avant un moment.

Après avoir chargé Puck de superviser le déchargement, en s'assurant que les cristaux qu'ils avaient emportés regagnent bien les coffres, Élégest se rendit à ses appartements dans le pavillon du Roi. Bientôt, lorsqu'il serait pleinement empeureur, il emménagerait aux Tuileries. En attendant, ses appartements lui servaient également de bureau, le temps que les travaux de la chapelle soient terminés. Dès qu'il fut sur place, il convoqua le commandant de la garde du château.

« Votre Excellence », fit Joachim Lavès en arrivant, inclinant la tête par déférence.

Élégest était occupé à sortir d'un coffre, ouvert à ses pieds, des rouleaux de parchemin qu'il avait emportés avec lui et les remettait à leur place dans des étagères.

« Commandant, que s'est-il passé au château durant mon absence ?

— Rien de notable, Votre Excellence. Aucun incident à signaler. »

Ce jeune homme était sûr de lui. Un peu trop. Élégest cessa de contrôler son aura et laissa les ondes de peur qui émanaient naturellement de sa personne se répandre dans

la pièce. La posture de Lavès changea, et il recula d'un pas, comme s'il venait de perdre l'équilibre. Il pâlit, mais il tint bon. Le garçon ne manquait pas de cran.

« J'ai cru comprendre que des hommes avaient été punis », reprit Élégest d'un ton neutre.

Lavès déglutit et s'humecta les lèvres avant de répondre.

« Il m'a fallu sanctionner certains manquements à la discipline, Votre Excellence. Des hommes se sont laissés aller.

— La discipline est indispensable dans l'armée. Toutefois, vous apprendrez, en acquérant de l'expérience, que, si une juste sévérité tient les troupes, une sévérité excessive les décourage de bien faire. »

Les châtiments rigoureux ne dérangent en rien Élégest, tant qu'ils ne nuisaient pas à la sécurité du château.

« Oui, sire sorcier. Je tâcherai de m'en souvenir. »

Élégest dévisagea Lavès quelques instants en silence. Intimidé, celui-ci baissa les yeux.

Pour le Sorcier d'Empire, la perspicacité dont le jeune homme avait fait preuve lors du déplorable épisode de l'attaque de Mérovée et de ses acolytes l'avait aussitôt désigné comme un homme de confiance. Malheureusement, la responsabilité de la garde du château ne semblait pas lui convenir. Or, il s'agissait d'un poste clé. Il faudrait donc nommer quelqu'un d'autre à cette charge.

Cela ne signifiait pas pour autant que Joachim Lavès ne pouvait pas lui servir.

« Je vais confier le commandement de la garde à quelqu'un d'autre. »

Le visage de Lavès se décomposa. Il ouvrit la bouche dans l'intention manifeste de protester, mais Élégest leva la main.

« Rassurez-vous, vous aurez un autre rôle à jouer à mes côtés. Un rôle qui, je le gage, vous siéra davantage. »

Le sorcier savait cerner les personnalités comme personne. Ce soldat possédait une intéressante combinaison de vices qui n'était pas sans rappeler celle de cette brute d'Hélade. Or, à la

différence de ce dernier, Joachim Lavès semblait jouir d'une certaine vivacité d'esprit.

« J'ai besoin d'une compagnie de l'Hermétique prête en toutes circonstances à exécuter mes ordres dans la plus grande discrétion et, surtout, sans sourciller. C'était le rôle que j'avais assigné à la 8^e compagnie, sous les ordres du capitaine Hélade, dont vous avez fait partie. »

Le commandant Lavès se redressa, l'œil brillant. Il avait déjà compris que cette sanction apparente faisait ses affaires.

« Je vais ordonner la création d'une nouvelle compagnie, dont vous prendrez le commandement. Votre tâche consistera à veiller à ce que nul ne s'avise de tenter de pratiquer l'Art Obscur et, le cas échéant, appréhender les contrevenants et les mener devant moi, ou, si cela est impossible, les exécuter.

— Aurai-je la liberté de choisir mes soldats, Votre Excellence ?

— Oui, et je vous recommande de le faire avec soin. Il s'agit de constituer une troupe d'hommes à la fois disciplinés et sans scrupules ; mélange fort rare.

— Aurai-je toute liberté pour atteindre les buts que vous me fixez ?

— Oui, dans la mesure où vous ne susciterez pas trop de remous dans la population par une brutalité excessive.

— Bien sûr, Votre Excellence. Je m'acquitterai de mon devoir avec tout le doigté requis. Puis-je poser une question ?

— J'écoute.

— Mon mandat s'étend-il aux traîtres de la résistance ? »

Élégast savait très bien ce que le jeune commandant avait en tête. Les relations familiales étaient toujours un écheveau inextricable.

« Non, ce problème concerne les troupes de l'armée régulière. »

Le visage de Lavès exprima toute sa déception.

« Toutefois, ajouta le Sorcier d'Empire, dans le cadre que je viens de fixer à vos activités, une cible en particulier prime sur toutes les autres : Ludwig Arcerese. Je veux cet homme, quel

qu'en soit le prix. Or, il est établi qu'il entretient des rapports étroits avec le traître Irénion Brégante. Je pense que cela vous autorise donc à travailler également à la chute de ce dernier.»

Un large sourire se dessina sur le visage de Joachim Lavès.

« En ce cas, j'ai une première suggestion à faire, Votre Excellence, que j'avais déjà formulée lorsque vous m'aviez nommé : faire immédiatement arrêter l'ancienne compagne d'Irénion Brégante, Agnès Cassandrie.

— Pourra-t-elle nous renseigner sur la résistance ?

— Pour être honnête, j'en doute, Votre Excellence. Toutefois, la détenir nous donnera un éventuel moyen de pression sur le capitaine Brégante. »

IRINA

10 août 1815

Palais personnel du Grand Prince, Saint-Pétersbourg,
le matin.

Alors qu'Irina Uliatine et Nicolas Pavlovitch Romanov prenaient le thé dans le petit salon, la comtesse en eut soudain assez de subir les interminables commentaires du Grand Prince sur la vie politique de la Russie et ses implications à la cour du tsar. Alors, elle se leva de son fauteuil pour s'asseoir à ses côtés, pressée contre lui, une main sur sa cuisse. Il sourit, posa sa tasse et ne la quitta des yeux à aucun moment tandis qu'elle le caressait à travers son pantalon. Irina ne cesserait jamais d'être étonnée de la facilité avec laquelle on pouvait contrôler les mâles par le sexe, quel que soit leur niveau social.

Lorsqu'il n'y tint plus, Nicolas prit la comtesse par le bras et ils se dirigèrent vers sa chambre à coucher. La nuit

qu'ils venaient d'y passer avait déjà été mouvementée, mais le Grand Prince était un amant insatiable. Tant mieux, les méthodes d'Irina ne fonctionnaient jamais si bien qu'avec des hommes tels que lui. Et, aujourd'hui, elle tenait à raffermir son emprise, à ne pas le laisser trop réfléchir au procès qui allait débiter.

Une demi-heure plus tard, une fois assouvi le désir qu'elle s'était donné la peine d'éveiller, Irina demeurait blottie contre lui, la tête sur sa poitrine, une main caressant négligemment son ventre.

Contrairement à beaucoup d'hommes avec qui elle avait couché, souvent des militaires ayant connu le feu plusieurs fois, Nicolas n'avait pas de cicatrices. Ou plutôt, il n'en avait qu'une, reçue non au combat, mais à l'entraînement. Une courte estafilade à l'abdomen. Elle laissa sa main courir sur l'ancienne blessure et, comme si une soudaine crainte la tourmentait, elle dit :

« Je suis enchantée que vous soyez revenu du front, mon ami. Vous savoir si loin de moi, à risquer votre vie en n'écoulant que votre courage, m'était affreusement pénible.

— “En n'écoulant que mon courage” ? fit-il, amusé et flatté à la fois. J'ai certes prouvé ma bravoure au combat à de nombreuses reprises par le passé, mais cette fois, je crains de ne pas avoir quitté la colline de l'état-major. Ce n'est pas ainsi que l'on récolte une blessure au combat, ma chère. »

La comtesse releva la tête pour le fixer d'un regard languide. À vrai dire, il ne lui était pas nécessaire de se faire grande violence avec cet homme-là ; Nicolas bénéficiait d'un physique plaisant. Si l'on exceptait son crâne déjà en grande partie dégarni en dépit de son jeune âge, il possédait un corps bien charpenté et de beaux yeux bleus.

« Je suis sûre que vous ne dites cela que pour me rassurer. »

De retour du front, dix jours plus tôt, le Grand Prince s'était présenté au tsar sans attendre afin de lui rendre compte de la bataille. Si Irina n'avait pas assisté à cette réunion, elle

avait pu mesurer l'agacement de Nicolas d'avoir dû admettre l'échec de Vakt. Il lui avait fallu rassurer son frère quant à la capacité de l'entité à vaincre Élégest le moment venu, puis s'expliquer sur la raison pour laquelle il avait lui-même quitté le champ de bataille. Rien ne justifiait qu'il demeurât sur place dans la mesure où cet affrontement s'était temporairement mué en une guerre de position. La présence du Grand Prince auprès des généraux n'était pas requise pour des combats de cette nature.

En fait, Nicolas avait préféré rentrer à Saint-Pétersbourg lorsqu'il avait compris que les sorciers semblaient avoir renoncé à s'affronter, comme s'ils acceptaient l'idée que, de puissance égale, ils ne pouvaient se vaincre l'un l'autre pour le moment. Dès lors, il valait mieux reconduire Vakt à la crypte afin qu'il se repose et soit de nouveau alimenté, en attendant de découvrir ce qui l'avait fait reculer face au Sorcier d'Empire. Car Nicolas demeurait intimement convaincu que Vakt dominerait Élégest, tôt ou tard.

Ce revers inattendu l'avait mis en colère et Irina avait calculé que celle-ci serait amplifiée par la nouvelle de la trahison de son plus proche conseiller. Elle avait vu juste ; Nicolas était tombé de haut.

« Allons, vous n'avez rien à craindre, répondit-il. Le Grand Prince n'a pas vocation à se jeter dans la mêlée tel un vulgaire troupié. Cela serait indigne de ma personne.

— Même si vous ne participez pas aux assauts, vous n'en êtes jamais bien loin. Une balle, ou pire, un boulet, pourrait vous atteindre. »

La poitrine de Nicolas se gonfla de fierté à l'énumération des risques qu'il courait.

« Il va falloir vous y faire, ma chère. Ma présence sera souvent requise sur les champs de bataille à l'avenir. Je suis appelé à jouer un rôle de plus en plus important au sommet de l'Empire russe, maintenant que la puissance du *Bog Krovi* est devenue évidente aux yeux de tous...

— ... sous le couvert d'un antique sorcier ranimé, rectifia Irina. Si votre frère apprenait qu'un culte secret – non chrétien – est à l'œuvre derrière celui-ci...

— Jusqu'à présent, il n'en a rien su, coupa Nicolas. Nous ferons en sorte que cela continue.»

Le sujet étant sur la table, Irina décida de tenter sa chance.

« Mon cher... croyez-vous qu'il me serait possible de compiler quelques ouvrages de l'impressionnante collection que vous conservez dans la crypte, à la disposition de l'Otryad ? Pour mes recherches personnelles.»

Nicolas garda le silence quelques instants, avant de dire :

« El Asfar m'avait informé de votre demande. Pour quelle raison souhaitez-vous avoir accès à ces livres ?

— C'est que... il me semble que je vous serais plus utile si j'améliorais mon savoir sur l'Art Obscur.

— Il est vrai que c'est votre connaissance de ces matières qui a attiré mon attention au début... »

Le cœur d'Irina accéléra : Nicolas abondait dans son sens.

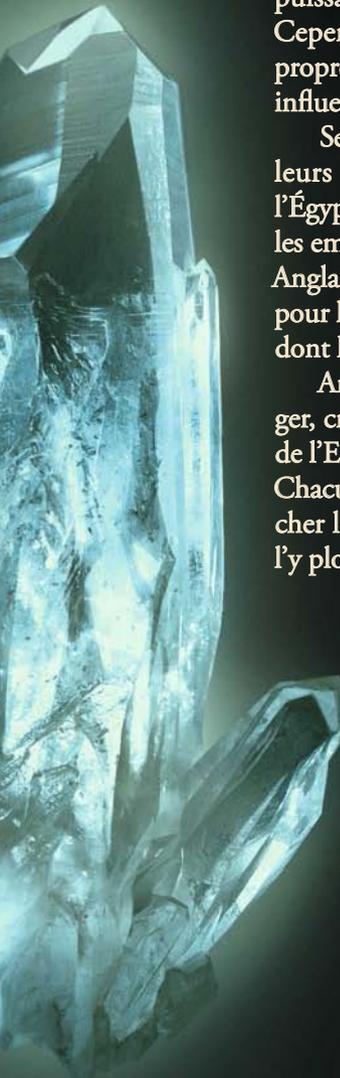
« Toutefois, je pense qu'il est encore un peu tôt pour vous ouvrir toutes les portes. Après tout, vous n'avez rejoint le *Bog Krovi* que depuis peu. Attendons encore quelques imprégnations supplémentaires et votre intégration parmi nous sera complète.

— J'ai hâte», souffla Irina, s'efforçant de dissimuler sa déception.

Afin de ne pas donner l'impression de ne s'intéresser qu'à son propre cas, elle poussa un soupir parfaitement calculé, puis lança :

« Comme il est regrettable que le peuple russe tout entier ne puisse être converti dès maintenant. Savoir ces millions d'âmes errant dans les limbes d'une fausse religion, perdues pour le Sang Dieu. *Krov Jivaya!*

— Elles ne sont point perdues pour notre cause. Ce n'est qu'une question de temps. En la matière, la patience est une vertu cardinale.



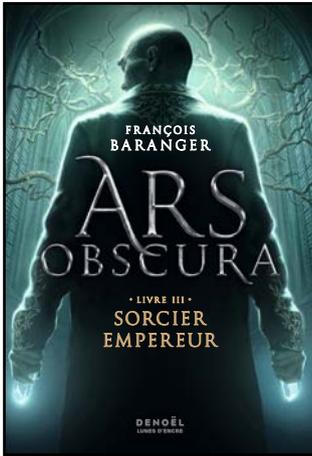
1815 La bataille de Waterloo n'a pas mis fin à la guerre. Le sorcier Élégest tente d'asseoir son autorité à la tête de l'Empire, mais ses adversaires se multiplient : les bonapartistes s'agitent, une résistance s'organise, et les coalisés encerclent la France peu à peu. Pire encore, le sorcier des Russes gagne en puissance et Élégest redoute leur prochaine confrontation. Cependant cette mystérieuse entité semble poursuivre ses propres objectifs, et continue d'étendre implacablement son influence dans les hautes sphères de l'Empire russe...

Seule limite à la puissance des pratiquants de l'Art Obscur : leurs réserves de cristaux s'amenuisent. Embarqués pour l'Égypte, Ludwig, Éthelinde et Mathurin sont bien décidés à les empêcher de mettre la main sur le gisement gardé par les Anglais. Mais Élégest est toujours à leur recherche, et la piste pour les retrouver le mène tout droit vers un Ordre d'érudits dont les connaissances pourraient tout bouleverser.

Antique confrérie de mages, espions à la solde de l'étranger, créatures ésotériques, comploteurs travaillant à la chute de l'Empire, secte russe d'adorateurs d'un dieu sanguinaire... Chacun joue son rôle dans ce récit épique, les uns pour empêcher le monde de sombrer dans les ténèbres, les autres pour l'y plonger.



Après sa grande saga de science-fiction, Dominium Mundi, François Baranger poursuit sa tétralogie de dark fantasy sur fond d'uchronie napoléonienne avec ce troisième tome mené tambour battant, dans lequel le monde dévoilé dans Sorcier d'Empire et Second Sorcier prend une nouvelle dimension. L'aventure et la magie sont toujours au rendez-vous, et l'Histoire, plus malmenée que jamais, suit désormais un cours inédit.



Ars Obscura – Livre III
Sorcier Empereur
François Baranger

Cette édition électronique du livre
Sorcier Empereur de François Baranger
a été réalisée le 4 mars 2023
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782207165904 - Numéro d'édition : 447333)
Code Sodis : U45254 - ISBN : 9782207165911
Numéro d'édition : 447334